VOLUME III. | WINNIPEG, MARDI, 14 Septembre 1915 | NUMERO 18

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

publié par la "WEST CA... UB. CO. LTD."
619 A... ermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

LE CLOAQUE POLITIQUE

S'il y a un cloaque politique, répondait en résumé le **Free Press** d'il y a quelques jours à une note de la **Liberté** sur le suffrage féminin, ce n'est pas une raison de s'opposer à ce que les femmes aient le droit de vote. Qu'on fasse disparaître ce cloaque, qu'on assainisse notre politique, qu'on en chasse les voleurs et les corrupteurs.

C'est un joli prêche cela, mais, diable! nous y perdons tout notre latin si le **Free Press** en croit un traître mot.

Notre politique, comme partout d'ailleurs, a été pourrie pratiquement dès ses origines. Elle l'était avant la Confédération: elle ne s'est pas améliorée depuis: loin de là elle a marché de pis en pis, accumulant d'année en année les pourritures et les turpitudes. Tout cela au point que dans son ensemble la masse ne croit pas qu'un politicien puisse être honnête. Il y a corruption en haut et corruption en bas: la première est moins voyante que la seconde, mais elle n'existe pas à un état moindre. S'il est quelque différence, elle rejette tout simplement la dernière dans l'ombre. Les politiciens conservateurs ont toujours admis la corruption des politiciens rouges; ces derniers ont toujours proclamé celle des premiers. Pour une rare fois, les uns et les autres ont raison. Les uns et les autres, par leurs nombreux "pairages" d'élections contestées ont concédé qu'aux luttes électorales ils recouraient à des manoeuvres et à des actes défendus par la loi. Cela dure depuis des décades et des décades et ne change point en dépit des indignations respectives des journalistes et des politiciens de l'un et l'autre parti.

"C'est gâté, pourri, dit-on. Les élections se font à coup de piastres. Directement ou indirectement l'on achète le vote de l'électeur. Cela, les partis le font à tour de rôle."

"Soit, vous répondra un Bradbury quelconque. Mais ce n'est pas de notre faute. C'est le peuple qui est corrompu. Il lui faudrait s'amender. Il veut se vendre: nous sommes bien obligés de l'acheter."

Corrompu ou non, le peuple n'a rien à voir là-dedans. A ses chefs incombe le devoir de faire des élections honnêtes. Ce sont eux qui font les lois, ce sont eux qui possèdent les armes avec lesquelles punir les coupables; ce sont eux qui ont entre les mains l'administration de la loi électorale. Eh bien! qu'en ont-ils fait de cette loi électorale, comment en ont-ils usé, bleus ou rouges—ils sont tous les mêmes? Quand a-t-on poussé à fond une contestation d'élection, quand s'est-on abstenu de "pairer" avec un adversaire tout aussi taré afin de ne pas perdre un siège de député frauduleusement obtenu? Quand donc bleus ou rouges ont-ils envoyé au pénitencier un acheteur de votes, un corrupteur politique quelconque? Remontant du domaine de l'élection proprement dit au domaine mille fois plus pourri de la vie parlementaire, quand donc bleus ou rouges ont-ils envoyé au pénitencier un représentant coupable?

Ah! la loi électorale, les sanctions du code contre les malfaiteurs politiques, quelle bonne bouillie pour les chats que tout cela. C'est de la poudre de perlinpinpin pour tous les bons badauds de l'esprit de parti.

Notre politique est une pourriture. Un cloaque elle est et tel elle demeurera. Cela elle a été avec les rouges et les bleus et cela elle continuera à être avec les uns et les autres. Le plus longtemps la masse s'en tiendra éloignée, le mieux ce sera. Jusqu'ici les hommes seulement avaient été entraînés dans cette pourriture: l'on nous demande d'y trainer nos épouses et nos mères; pour notre part nous nous y opposerons.

UNE SUGGESTION

Nous la faisons avec discrétion, car nous n'en sommes plus à l'âge des illusions et nous tenons à ménager dans la mesure du possible les dormeurs qui croient n'avoir besoin de rien.

Il est passé par Winnipeg au moins quinze cents Canadiens-français, en quête, les uns d'ouvrage — c'est le plus grand nombre — d'autres de bonnes chances pour s'établir, — c'est une proportion encore respectable.

Nos centres canadiens-français du Manitoba ont manqué leur coup patriotique, croyons-nous, car une plus forte proportion eut pu trouver de l'ouvrage chez leurs co-nationaux, croyons-nous. Si nous nous trompons, soit; nous ne tenons pas à avoir raison, nous désirons l'avancement des nôtres.

Notre coup étant manqué, allons-nous nous croiser les bras de nouveau en attendant d'en manquer un autre?

Il nous semble qu'il y a quelque chose de mieux à faire. Notre suggestion va surtout aux nôtres des centres faibles, qu'il s'agit de rendre plus forts. N'y a-t-il pas deux ou trois hommes dans ces centres qui pourraient s'intéresser à savoir où sont ces travailleurs venus d'en Bas Canada?

Ils sont surtout dans la Saskatchewan, c'est sûr, mais encore peut-on en trouver quelques-uns dans nos paroisses manitobaines.

Sainte-Agathe, Saint-Jean-Baptiste, Letellier, Elie, La Salle, Somerset, Saint-Claude sont des centres où se trouvent un certain nombre de travailleurs. Pourquoi ne pas vous mettre en relation avec les gens qui emploient ces hommes pour informations. Il peut se faire que vous vous assuriez ainsi quelques recrues et trois ou quatre familles nouvelles sont précieuses pour une mission qui commence, sans compter que par ces familles vous pourrez en faire venir d'autres.

Que chacun vante sa place, c'est dans l'ordre, pourvu qu'on ne dise que la vérité.

Woodridge, Thibaultville, Camperville, Notre-Dame de Toutes Aides, Vannes, DeLaval, Inwood, Lac du Bonnet, pour ne parler que des noms qui nous viennent immédiatement à la mémoire, sont des centres où deux ou trois hommes devraient s'intéresser à amener de l'eau au moulin.

Si vous ne faites valoir votre marchandise, vous compterez longtemps sur le voisin pour faire votre article.

Au risque de nous redire pour la dixième fois, nous insistons sur l'obligation de former un petit comité de colonisation dans nos centres canadiens-français. Vous ne savez pas trop à quoi il pourra servir; formez-le et que ses membres conversent un peu ensemble, et vous verrez que la besogne se dessinera et que vous ferez de la bonne besogne.

L'effort de la Société Saint-Jean-Baptiste provinciale n'a pas été secondé; on a trouvé généralement qu'une piastre par année c'était payer le patriotisme pratique trop cher. Qu'on remplace donc l'ouvrage d'une organisation centrale qui ne peut aller sans une certaine dépense par l'effort particulier dans les divers centres.

Mais, de grâce, qu'on fasse quelque chose dans l'ordre colonisation; notre force, de même que notre espérance d'avenir, est là.

L'IGNORANCE DANS L'ONTARIO ANGLAIS

(Le Nationaliste)

La vieille parabole de la poutre dans l'oeil du critique qui cherche la paille dans celui du voisin a évidemment été dite pour être perpétuellement d'actualité. Et nous n'en pouvons voir de meilleur — ou de pire exemple — que dans l'acharnement des Anglo-ontariens à vouloir ramener à leur point de vue éducationnel tout le système d'enseignement des Canadiens-français de la "Banner-Province".

Et ces malheureux éducateurs, qui veulent tant imposer leur "One Flag, One Language, One Empire", oublient de prendre les plus élémentaires précautions pour cacher leurs propres manquements pédagogiques.

Je n'en veux d'autre témoignage que le leur même, recueilli le 16 avril 1914, dans le **Globe**, de Toronto, au cours des réunions du congrès de la **Ontario Education Association,** institution officielle. Il s'agit du compte-rendu de l'une des séances. Le titre, dans le journal de Toronto, en est comme suit:

TOO MUCH IGNORANCE EVEN IN ONTARIO

Startling statements by inspector Burgess of Grey

LOCAL SYSTEMS WRONG

Weakness of multiplicity of school sections — Too frequent changes of teachers and too many .. are unqualified and in experienced

Et c'est là en toutes lettres. Et ce sont ces gens qui cherchent noise à ces écoles bilingues que l'inpecteur du gouvernement, le Dr Merchant, déclarait efficaces et très fréquentées!

Mais le compte-rendu qui suit est encore plus explicite: THERE ARE SCORES GROWING UP IN ONTARIO WHO RECEIVE NO EDUCATION. THEY ARE UNABLE TO READ A NEWSPAPER PARAGRAPH WITH ANY DEGREE OF INTELLIGENCE, AND YET THEIR NAMES ARE ON THE ROLLS OF THE SCHOOLS". Ce qui veut dire dans l'autre langue officielle de ce pays — ce que, en passant, trop d'Anglo-ontariens ignorent — "Il y a des vingtaines d'enfants qui grandissent dans l'Ontario sans instruction. Ils ne peuvent lire un paragraphe de journal avec la moindre marque d'intelligence et cependant leurs noms paraissent sur les listes des écoliers."

Voici la traduction de ce que le **Globe** relate ensuite de cette séance: "Cette déclaration étonnante a été faite à la réunion des commissaires d'écoles et des inspecteurs de la Ontario Education Association, hier, par M. H. H. Burgess, inspecteur des écoles publiques de North Grey. M. Burgess prit comme exemple le territoire soumis à son inspectorat en déclarant qu'il pouvait trouver des vingtaines (d'enfants) dont l'assiduité à l'école est tellement irrégulière qu'ils n'apprenaient rien. Ils allaient à l'école une couple de semaines en hiver, puis c'était tout. M. Burgess exposa la situation lamentable dans les régions rurales, attribuant cette faillite de résultats efficaces au manque d'assiduité, au changement fréquent des instituteurs et à l'apathie et à l'indifférence des commissaires d'écoles. Il fut sévère et pointilleux dans sa critique des commissaires d'écoles et déclara que la plus grande amélioration s'était fait sentir dans les écoles rurales où leur pouvoir était le plus limité.

"L'orateur dit que bien que la dépense moyenne par écolier pour l'instruction des enfants de l'Ontario ait augmenté de $10.62 en 1902, à $24.14 en 1912, il reste encore à savoir si cette dépense a ajouté aux résultats vraiment éducationnels. Les écoles rurales, dit-il, opèrent sous le coup de situations injustes et les REGLEMENTS ne peuvent amener une amélioration. (Ceci dans les écoles publiques, bien entendu, parce qu'il ne s'agit pas ici d'écoles bilingues).

"Les deux-tiers des instituteurs et institutrices dans mon inspectorat seront changés au premier de juin, continue-t-il, et ces changements seront plus sérieux quand nous considérons que c'est parmi les instituteurs de campagne que nous trouvons surtout la jeunesse et l'inexpérience". Il déclara que dans l'Ontario il y a (en 1914) 2,908 instituteurs de seconde classe, 1,354 de troisième classe, 254 avec des brevets régionaux et 1,110 SANS BREVET DE CAPACITE, et ces derniers sont presque tous dans les campagnes."

(Voilà un aveu qui en dit long!)

Et M. Burgess condamne le système de la "section" scolaire comme inefficace, rétrograde et coûteux. Il veut une commission scolaire par canton afin de faire aider les parties pauvres du Township par les parties plus fortunées.

Et c'est après un pareil réquisitoire, pris parmi tant d'autres qui s'élèvent contre les résultats décourageants des écoles publiques, que l'on s'acharne à vouloir détruire des écoles bilingues qui offrent même de meilleurs résultats pédagogiques que les autres?

Allons donc! Messieurs les prédicants de la langue unique pour l'Ontario et le Canada, commencez donc par arracher la poutre de votre système scolaire avant de vous fendre en quatre de zèle intempestif pour enlever la paille que vous croyez entr'apercevoir dans les "**odious bilingual schools**".

Et c'est à des gens qui vivent dans de pareilles maisons de verre que l'on veut que les Canadiens-français de l'Ontario cèdent tous leurs droits imprescriptibles!

Nenni! Il faut conserver la langue française dans l'Ontario où la première elle a résonné des deux langues officielles de ce pays.

Joseph Manuby.

LOUABLE ENTREPRISE

La société "The First Canadian Estates Limited" — qui aura sous peu un nom français, — vient de publier un intéressant petit pamphlet sur le but qu'elle poursuit. Ce but entrant dans le plan de notre développement national au Manitoba, nous croyons qu'il est de notre devoir de signaler à nos lecteurs l'oeuvre de cette compagnie.

Ses opérations ont pour base la propriété foncière. Son action a porté, porte et portera sur les centres français du Manitoba. Elle s'efforce de combler les vides qui peuvent se créer dans nos centres et relier entre eux ces mêmes centres. Elle est française et ne saurait être autre, car elle n'admet que des actionnaires de langue française. Déjà ses directeurs ont recruté des actionnaires dans nombre de nos centres français. Ils espèrent que bientôt ils en auront dans chaque centre. C'est une compagnie d'affaire et d'aucuns de nos lecteurs seront-ils surpris de nous voir recommander son oeuvre. Mais nous nous demandons pourquoi? Qu'on veuille obtenir des profits et des dividendes, il n'y a aucun mal à

A peu près, plutôt pour être juste, tous les mouvements de colonisation française au Manitoba basés sur le patriotisme seul, ont échoué. A moins d'offrir des avantages pécuniers, il semble qu'on ne pourra pas réussir. Là comme ailleurs l'argent est le nerf de la guerre, la clé du succès.

Parce que son but financier se rattache à un but national, "The First Canadian Estates Limited" nous plait et nous la recommandons à nos lecteurs.

DU PATRIOTISME PRATIQUE

Etre patriote, ce n'est pas déclarer hautement qu'on est Canadien-français pour l'oublier le lendemain, ou du moins ne point le faire voir dans notre vie journalière. J'aime mieux une action patriotique que vingt déclarations avec accompagnement de grand orchestre.

Nous serait-il permis de suggérer à nos compatriotes manitobains une action patriotique?

Voici notre suggestion.

Vous qui recevez les gros journaux de Montréal qui en ce moment combattent hypocritement vos co-nationaux d'Ontario dans la belle lutte qu'ils font pour leurs droits; vous qui entretenez ces choses à tout faire en leur versant votre abonnement et aidez ainsi leurs contrats d'annonces en grossissant leur liste d'abonnés, renvoyez donc le journal en y inscrivant votre protestation.

Vous aurez quelques livres de papier de moins par mois, des images de goût fort douteux en moins, quelques histoires de chiens écrasés en moins aussi, mais vraiment en souffrirez-vous beaucoup?

Vos enfants y gagneront, car outre les scandales qu'on y étale sans gêne, on n'y respecte pas toujours la langue française.

Faites un acte de vrai patriotisme et renvoyez-les.

Ces gens n'ont pas de coeur, pas plus que d'aspirations nationales, mais le ventre est développé en proportion de l'absence des autres organes; frappez au ventre et vous atteindrez le but très sûrement; c'est le seul point vulnérable.

Notre cause est intimement liée à celle de nos co-nationaux d'Ontario. Donnons-leur cet appui qui ne nous coûtera pas cher et leur vaudra beaucoup. Sachons faire un acte de patriotisme pratique.

EN GARDE

Que tous nos hommes qui ont quelque influence ouvrent les yeux sur les menées de certains messieurs qui, sous couvert du bien public (on couvre toujours de vilaines choses par des mots ronflants) font l'assaut de nos oeuvres de charité à Winnipeg.

Le bureau de la charité organisée (Associated Charities Bureau) a déjà couvé un petit projet qui n'a pas atteint le degré de maturité, mais ce n'est pas la faute des messieurs qui composent le Bureau, s'il a manqué le coup.

Ils veulent ni plus ni moins que rien ne se fasse sans que cela porte leur sceau, et à moins d'en passer par leurs vues, pas d'accès aux finances du public. C'est généralement la largeur de vues des sectaires. C'est leur manière d'entendre la liberté. Tout pour moi, et le reste pour vous.

Par un petit projet de loi, on voudrait même mettre la main sur la propriété foncière de nos établissements.

On ne le dit pas si clairement; car qu... est d'une certaine confrérie ou ...aime pas la lumière, mais au fond c'est ce que comporte le petit projet qu'on voudrait d'abord faire approuver par nos communautés et qu'on s'efforcera de faire devenir loi, même si les communautés ne veulent pas l'approuver.

En garde, disons-nous, et que tous nos hommes publics aient les yeux ouverts.

Un service efficace, nous en sommes; une inspection publique, nous en sommes également, pourvu qu'elle soit franche et loyale, non sectaire et tracassière.

Mais mettre volontairement notre cou sur la bûche et nous livrer ensuite au bon vouloir de ceux que nous connaissons, nous n'en sommes pas, mais pas du tout.

Il faudrait être vraiment naïfs pour le faire et nous avons assez vécu à l'Ouest pour savoir que la naïveté n'est pas de mise. Si on veut persécuter, qu'on le fasse, mais au moins qu'on aît la loyauté de le faire au grand jour.

Restera à savoir comment les contribuables de Winnipeg prendront la chose.

Le Bureau des Charités n'est pas un corps responsable au public, ce qui rend son action encore plus détestable, mais il y a un moyen de les atteindre indirectement.

Les catholiques sont de bons moutons, mais quand les ciseaux qui les tondent passent trop près de la peau, ils le font parfois savoir.

DES CHIFFRES

Quand on parle de prohibition, même de prohibition mitigée, devant certaines personnes, il y a une réponse toute trouvée; on vous la lance à la figure pour parole d'Evangile. On fait mine de ne pas douter de son bien-fondé, et cependant elle repose sur rien; bien plus, elle est à l'encontre des chiffres, chaque fois qu'on dresse des chiffres après constatation officielle.

"Fermez les hôtels et vous aurez des trous."

Voilà ce qu'on dit et qu'on redit; c'est toujours la même chanson. Et cependant ce n'est pas vrai.

Oh! qu'il y ait quelques débits clandestins, c'est dans l'ordre du possible, du réel même; mais en comparaison du mal que font les hôtels ouverts dix et quinze heures par jour, c'est une dragée.

Voici un petit relevé. Il n'est pas neuf je dirais, car c'est la même chose chaque fois qu'un relevé est fait. Il a au moins le mérite d'être fait tout dernièrement. Sous ce rapport c'est une primeur. Il constate simplement ce que cent rapports analogues constatent également.

Lisez plutôt:

La prohibition à l'essai

La Virginie de l'Ouest vient de faire l'essai de la prohibition pendant un an; la criminalité y a diminué beaucoup; d'après les chiffres officiels, il appert qu'il y a eu 50 p. c. d'arrestations de moins et parmi les arrestations 75 pour cent de moins opérées pour ivresse.

Encore des gouvernants qui n'entendent rien à la prospérité nationale et au bien des individus.

Et on dira encore: un village où il n'y a pas d'hôtel, ce n'est pas enviable; les affaires ne marchent pas.

L'hôtel les fait marcher, mais vers la ruine et la banqueroute.

Quelques-uns de nos villages canadien-français pourraient nous en dire des nouvelles.

LES BATAILLES DU PASSE ET DU PRESENT

De la **Revue hebdomadaire** (21 août):

En comparant, depuis le début du XIXe siècle, les pertes subies dans les batailles les plus sanglantes, on arrive à cette conclusion, d'apparence paradoxale, que, jusqu'à la guerre actuelle, ces pertes étaient loin d'être proportionnelles aux progrès de l'armement.

Mais tout a changé depuis 1914, et jamais, à aucune époque ni dans aucun pays, les résultats des combats ne furent aussi sanglants que de nos jours.

A **Marengo** (14 juin 1800). — 30,000 Français sont opposés à 35,000 Autrichiens: les pertes en morts, blessés et prisonniers sont de 22 pour 100 pour l'ennemi, soit 7,700 hommes, et de 20 pour 100, soit 6,000 hommes pour les nôtres.

A **Iéna** (18 octobre 1806). — 45,000 Français perdent 9 pour 100 de leur effectif, ou 4,050 hommes, et 70,000 Prussiens perdent 33 pour cent du leur, ou 23,100 hommes.

A **Eylau** (7 février 1807). — 53,000 Français ont 9,510 hommes hors de combat, c'est-à-dire 18 pour cent de leur effectif, et 72,000 Russes perdent 30,960 hommes, c'est-à-dire 43 pour 100 du leur.

A **Waterloo** (18 juin 1815). — 72,000 Français ont 36 pour 100 de pertes ou environ 26,000 hommes; les alliés, au nombre de 156,000 combattants, ont 20 pour 100, ou 31,200 hommes à terre.

A **Solférino** (18 juin 1859). — 125,000 Français battent 150,000 Autrichiens. Les premiers perdent 8.750 soldats, ou 7 pour 100 en tués ou blessés; la défaite coûte aux autres 22,500 des leurs, ou 15 pour 100.

A **Froeschviller** (6 août 1870). — Les Français, au nombre de 38,000, ont 6,080 hommes hors de combat (16 pour 100); les Allemands, au nombre de 120,000, en ont 8,400 (7 pour 100).

A **Rezonville** (16 août 1870). — 130,000 Français perdent 9 pour cent de leur effectif, c'est-à-dire 11,000 hommes; 200,000 Allemands perdent 10 pour 100 du leur, soit 20,000 hommes.

A **Liao-Yang** (août-septembre 1904). — 95,000 Russes perdent 14,000 hommes, représentant 12 pour cent de leur armée; 100,000 Japonais en perdent 19,000, représentant 19 pour 100 de leurs troupes engagées.

A **Moukden** (février-mars 1905). — Il y avait 350,000 Russes, qui ont perdu 20 pour 100 de leur effectif combattant, par conséquent 70,000 hommes morts, blessés ou disparus. Les Japonais, qui étaient 300,000, ont eu 42,000 hommes hors de combat, soit 14 pour cent de leur effectif.

Ces chiffres ne sont rien auprès de ceux de la présente guerre.

Il n'est pas un de nos combats qui n'ait coûté aux Allemands en 1914-1915 beaucoup plus d'hommes que nos différents adversaires n'en perdirent dans les grandes batailles d'autrefois. Au point de vue des pertes subies par l'ennemi, les Eparges valent trois Marengo, Notre-Dame de Lorette en vaut une demi-douzaine. La bataille de l'Yser a coûté aux troupes impériales dix fois plus qu'Iéna. La bataille de la Marne a tué plus d'Allemands que Waterloo, Froeschviller, Rezonville et Saint-Privat réunis.

Le kronprinz a fait tuer plus d'Allemands, depuis six mois, pour essayer vainement de s'approcher de Verdun à portée de canon, que Brunswick, Bülow, Mélas et Wurmser n'en ont sacrifié tous ensemble durant les guerres de la Révolution, en luttant contre Dumouriez, Kellermann, Hoche, Marceau, Jourdan et Bonaparte.

Et rien ne nous permet encore d'évaluer même **approximativement** le "rendement en cadavres" des formidables et meurtrières batailles qui se livrent depuis onze mois en Prusse orientale, en Pologne et en Galicie!

En France comme en Russie, on ne compte plus les régiments prussiens, saxons ou bavarois qui ont perdu, après maints renouvellements, **plus de deux cent cinquante pour cent de leur effectif initial.**

Bref, il y a déjà, en Europe, grâce à l'empereur Guillaume, plus de 5 millions de cadavres et près de 7 millions de blessés depuis un an.

Qu'est-ce que les nations victorieuses feront à cet homme?

LES ALPINS DANS LES VOSGES

Un colonel français, commandant une brigade de chasseurs alpins dans la zone située entre Munster et le Bonhomme, a publié, suivant une information de Bonfol aux journaux bâlois, un ordre du jour qui contient des particularités intéressantes.

Voici un fragment de ce document:

"Avec votre départ des tranchées et des casemates, votre bribade devient disponible pour d'autres exploits. Voici maintenant dix mois que le groupe de bataillons de chasseurs alpins, devenu, dans la suite, la Xe brigade, a pris possession de ce secteur des Vosges. Ces dix mois, sans changement d'horizon, ont été pour vous des mois de dure épreuve, après que vous étiez parvenus, en août de l'an dernier, en quatre jours seulement, jusqu'aux portes de Colmar.

"Remémorez-vous ces journées de septembre, où les chasseurs alpins ont balayé toute la contrée jusqu'au moment où ils arrivèrent au-dessus de Türckheim et de Kaiserberg et où ils durent subitement retourner vers l'ouest, afin de se jeter contre les Bavarois, avançant sur Fraise et Plainfaing. Le 3 septembre, notre front suivait à peu près, dans ce secteur, la ligne de la frontière nationale, et l'on reconnaît en maints endroits les traces des combats d'alors.

"Et maintenant, où sommes-nous? A cent mètres des premières maisons du village du Bonhomme et à 200 mètres des premières maisons d'Orbey, et notre front s'étend jusqu'aux hauteurs qui dominent Munster. Et sur cette ligne, vous êtes bien retranchés et dissimulés.

"Là où il n'y avait que de mauvais sentiers de montagne, se trouvent aujourd'hui d'excellentes routes, sur lesquelles les voitures de munitions et de vivres circulent sans encombre. Là où il n'y avait, l'an dernier, que des bois et des rochers, s'étendent maintenant vos vastes camps, organisés comme de petites villes.

"Vous avez reconquis cet ancien coin de votre Alsace et vous y resterez. Vous avez atteint ce résultat par une succession de petites offensives, qui avaient, chaque fois, été soigneusement préparées. Sans doute, ces opérations semblent en elles-mêmes dépourvues d'une grande importance et plusieurs d'entre vous doivent s'être dit, par moments, que les sacrifices sont trop grands en proportion du succès; mais vous constatez aujourd'hui que le sang de vos camarades n'a cependant pas coulé en vain."

LE COIN DES DAMES

Septembre est arrivé, ce qui est synonyme de la fin des vacances. Depuis quinze jours les malles se remplissent, se trimbalent, se vident et se retrouvent enfin reléguées au galetas pour dix mois.

Nos oiseaux sont en cage. Ca me rappelle beaucoup ma première année de pension. J'étais si dissipée que mes parents jugèrent bon de me mettre au couvent dans ma neuvième année... J'étais fière... J'en rêvais nuit et jour, et quel air d'importance je me donnais! Mais en me voyant au milieu de toutes ces figures étrangères, au milieu de ces cornettes blanches — si sympathiques pourtant! — mon bonheur d'aller pensionnaire s'était métamorphosé en un vif désir de retourner à la maison. Heureusement que la main qui m'avait conduite était ferme... Il n'y avait pas à se révolter; j'en pris mon parti et ne m'en trouvai pas plus mal.

Voyons, j'ai toujours de ces souvenirs, qui m'empêchent de suivre le cours de mes idées, n'importe, j'y suis.

Je disais donc que la plupart de nos oiseaux sont en cage. Quant aux autres, les externes, je les vois passer, l'air grave, le sac gonflé de livres, suspendu à l'épaule. Et à la binette ennuyée de plusieurs on devine que les vacances sont une époque de l'année toujours trop courte. Il faut abattre trop ses ailes pour dix mois, c'est long! Adieu douce liberté dont on a joui pendant huit semaines; adieu courses folles à travers champs; adieu, chasse aux papillons; adieu chère plage où j'ai passé la plus intéressante des villégiatures... Adieu, plaisirs de toutes sortes, ne me distrayez pas du devoir qui m'appelle.''

Et puis, c'est bien un peu triste, vraiment, quand il fait si beau au dehors, d'être obligé de s'enfouir le nez dans son livre, d'étudier un mot à mot du catéchisme difficile pour les petits, de parcourir le monde dans son atlas, de s'entrer de force dans la cervelle des théorèmes d'algèbre, ou des dates d'histoire!

On jette alors un regard rempli de regret sur la haute fenêtre de la salle d'étude, et dans un grand soupir de prisonnier, on se dit: ''Si c'était possible, je m'envolerais bien vers l'air libre.—Je ne parle pas des philosophes en herbe que je me représente le corps raide, et prenant sagement le temps comme il vient...

Pauvres enfants! On a beau leur dire et leur redire que les années où ils ont le précieux avantage de s'instruire sont les plus belles de leur vie.. ''Allons donc! le plus beau temps que celui où il nous faut obéir à la voix de la cloche depuis le lever jusqu'au couche? le plus beau temps celui où la moindre incartade est comptée? le plus beau temps celui où nous avons toujours à nos côtés un maître ou une maîtresse pour nous dire à tout instant: ''Ne faites pas ceci ou cela, etc., etc.''

Eh oui! c'est le plus beau temps... Dites-moi, vous qui vous plaignez tant, où sont vos inquiétudes de la vie? Vous entrevoyez l'avenir qui vous donnera la liberté désirée, comme une terre promise; vous avez des illusions plein votre personne — petite ou grande — fasse le ciel qu'elles ne s'envolent pas trop vite! — Mais vous ne pensez pas, vous ne voulez pas comprendre, que ce sont précisément ces jours, ces semaines, ces mois passés sous l'oeil vigilant de maîtres sérieux, de maîtresses dévouées qui veulent faire de vous de braves femmes, ce sont ces années, dis-je, qui préparent cet avenir qui vous apparaît couleur de rose. Il faut savoir en profiter, croyez-moi...

Et quand viendra enfin l'heure de la grande décision qui se trouve dans la vie d'un chacun, vous saurez bénir ceux ou celles qui vous auront guidés si bien, homme et femme de demain, vers ce tournant de la vie si difficile et duquel dépend votre bonheur sur la terre et au-delà. Ne gâchez pas votre vie écolière par des ennuis imaginaires; jouissez pleinement de ces années d'or qui vous sont données, et conduisez-vous de telle sorte que vos supérieurs disent de vous: ''C'est un bon élève.''

Plus tard, quand vous serez engagé sur le chemin de la vie, quand vous regarderez bien loin, fuyant derrière vous vos jeunes années, puissiez-vous ne pas dire comme beaucoup, hélas: ''Ah! si je pouvais recommencer ma vie, je ferais mieux que je n'ai fait. Non, les heures vécues ne reviennent pas.

Jacqueline des Erables.

7 septembre 1915.

QESTIONS ENFANTINES

Autant d'enfants, autant de caractères, autant de dispositions et dans les familles on remarque que les enfants souvent se ressemblent, mais que les caractères sont généralement dissemblables. Aussi, il faut beaucoup de tact, beaucoup d'étude, beaucoup de patience et surtout beaucoup de coeur pour comprendre et pour accorder tant de caractères différents.

Il y a quelques semaines, je parlais de la discipline et d'une ligne de conduite à suivre pour conserver le bébé en bonne santé. S'il faut commencer au premier souffle de la vie d'un enfant pour discipliner son corps, à plus forte raison il faut songer à son intelligence et à son esprit, car un esprit sain dans un corps sain, est absolument nécessaire pour avoir un enfant selon son coeur.

On entend dire souvent: ''Quel enfant! Qu'il est gâté! Qu'il est donc précoce pour son âge!'' Si on lui refuse quelque chose, il sait bien lever la main pour frapper et faire une colère, s'il n'a pas l'objet de son désir. N'est-ce pas fin pour un bébé qui a à peine un an? Au reste, ce n'est qu'un bébé et dans quelques années je le mettrai à ma main ou bien quand il ira à l'école vous verrez comme ses professeurs sauront bien le corriger.'' Pauvre petit! Qu'il est à plaindre et que de peine et de mauvais jours nous lui préparons!

Quand j'entends une mère avouer qu'elle ne peut pas venir à bout d'un petit gamin de cinq ans, je plains l'enfant de tout mon coeur et je blâme la mère ou le père qui n'ont pas su étudier le caractère de l'enfant, agir avec un peu de vigueur dans le cas de nécessité, ou l'encourager lorsqu'il a fait une petite action montrant le beau côté de son caractère.

L'enfant est naturellement égoïste, car il veut tout ce qu'il voit et ne veut pas partager ce qu'il obtient. A peine peut-il étendre le bras qu'il cherche à s'emparer de tout. Avec douceur, mettons un frein à ce désir de tout posséder. Il verra bien vite que vous êtes le maître et qu'il doit se soumettre. Qu'il sache, bien jeune, que le monde est rempli de souffrance, et faites-lui comparer son sort avec celui du petit enfant pauvre qui vient ici-bas pour travailler et pour souffrir sans souvent savoir pourquoi. Un bébé, même un bébé de trois ans, comprendra qu'il doit se priver d'un jouet ou d'une friandise pour faire plaisir à un petit éprouvé du malheur. Ainsi, se priver doit être la première leçon donnée à notre petit enfant.

L'enfant ne naît pas plus méchant que vicieux. Il a par nature ces deux vices à l'état caché et comme la mauvaise herbe ils demandent peu de culture ou de laisser-faire pour germer, pousser, se développer et devenir dangereux. Si, comme je le disais, il faut une certaine ligne de conduite à suivre pour la santé du corps, à plus forte raison doit-on — et c'est notre devoir de surveiller le développement de l'âme, de l'intelligence de l'enfant vers le bien.

Cette éducation demande du tact, de la sagesse et de la fermeté et de la douceur. Le coeur de la mère renferme tout cela, car Dieu a, en lui donnant une famille, fait germer et développer ces dons précieux.

Sans doute à la mère appartient le doux et suave devoir de former cette jeune intelligence pour le bien et le beau, mais le père doit aussi le partager. Il doit y avoir entre eux une entente parfaite. La mère avec qui l'enfant passe la très grande partie de ses premières années, a plus d'occasion de diriger ce petit esprit, mais la semence ne doit pas être violentée par les actions, les paroles ou l'exemple du père. Ce que la mère veut pour le bien de l'enfant, le père doit aussi le vouloir. Ce que le père désire pour l'avancement intellectuel de l'enfant, la mère devra aussi le désirer. Il doit donc ne jamais y avoir de contradiction entre eux par devant l'enfant si l'un trouve à blâmer la manière dont la peine ou la récompense a été subie ou accordée.

Gertrude.

DE LA MODE

A part de quelques excentricités que nous rencontrons chaque jour, la mode garde une grande simplicité de ligne. La robe courte se portera cet hiver et les plis plats faits au fer ou les plis creux dans les jupes semblent plaire plus que les fronces. La robe princesse ou demi-princesse qui a beaucoup été portée cet été continuera à avoir de la vogue. Un joli modèle entrevu chez un tailleur est en drap bleu-marin. Un plastron boutonné forme deux plis dans le bas.

* * *

Les robes à petite veste de zouave sont encore très en honneur. On les fait en drap, en serge ou en gabardine.

* * *

De tous les fichus à la mode, le col ''Quaker'' est certainement le plus aimé. Ainsi un grand col ''Quaker'' en fine mousseline organdi sur une robe de soie ou de serge noire donne un ton élégant à la toilette.

* * *

Les blouses chemisier en toile blanche ou en linon se portent beaucoup avec le costume tailleur. On en remarque en toile de couleur, mais l'effet est moins réussi.

* * *

Une blouse qui plaira certainement aux dames désireuses de posséder une blouse pratique est en tussor de ton naturel ornés de plis; des petits boutons en nacre forment la garniture. Une blouse de ce genre est très appropriée pour toutes occasions et peut être portée aussi bien avec le tailleur qu'avec les jupes unies.

RECETTES

Concombres à l'anglaise

Pelez les concombres et coupez-les en tranches assez épaisses. Faites frire dans du beurre. Ajoutez du sel, du poivre et un peu de jus d'oignon. Ensuite couvrez d'un peu d'eau ou de consommé et laissez mijoter une demi-heure. Ajoutez un peu de jus de citron avant de servir avec steak ou côtelettes.

* * *

Concombres avec viande réchauffée

Coupez les concombres en tranches épaisses. Poudrez de sel et poivre. Trempez dans un oeuf battu puis dans de la mie de pain, et faites frire dans du beurre. Servez avec de la viande réchauffée.

* * *

Confitures aux pêches

Pelez les pêches et mettez dans un vaisseau tamisé au-dessus de l'eau bouillante, couvrez bien. Une assiette mise dans le vaisseau conservera le jus qui pourra être ajouté au sirop. Laissez cuire ainsi à la vapeur jusqu'à ce qu'on puisse les piquer avec une fourchette. Faites un sirop d'une demi livre de sucre pour une chopine d'eau. Mettez les fruits dans les pots; quand ils seront pleins versez le sirop chaud dessus. Cette manière est bonne pour tous les gros fruits.

* * *

Marinade aux tomates vertes

Ingrédients: ¼ de minot de tomates vertes; 6 gros oignons; 1 tasse de sel; 8 tasses d'eau; 4 tasses de vinaigre; 2 livres de sucre brun; ¼ livre de moutarde; 4 cuillerées à soupe d'épices; 1 cuillerée à thé de poivre Cayenne.

Préparation: Tranchez les tomates et les oignons, saupoudrez le sel dessus et laissez reposer toute la nuit. Le matin, coulez-les bien et mettez dans une casserole en porcelaine (granit), avec l'eau et le vinaigre. Laissez ce mélange bouillir pendant quinze minutes. Ajoutez les autres ingrédients et laissez bouillir encore quinze minutes.

E.-G. R.

LE FILS REVIENT...

—Express d'Arras.. par ici!..

Toute la famille Duroyer, père, mère, petit frère, grande soeur, ondule avec la foule vers le quai 5, où, trépidante, enveloppée de vapeur et de majesté, stoppe, juste à 7 heures du soir, son heure, une impressionnante locomotive du Nord.

Brouhaha... soldats dégringolant les marches, lourds, brinquebalants, poussiéreux, brunis, mais si heureux!... Huit jours de permission!...

Les yeux de la famille Duroyer fouillent les groupes...

—Le voilà!... s'écrie la jeune fille qui se lance comme une flèche vers un beau sergent dont la poitrine s'éclaire de la médaille militaire.

* * *

Trois heures après, chez les Duroyer.

Le dessert s'achève après force récits de guerre. La mère se lève... Elle veut arranger encore mieux la chambre du soldat; il doit être si fatigué, le pauvre!

Le père et le fils sont seuls maintenant, l'un devant l'autre.

Le père termine le programme de la journée du lendemain, car, de ces huit jours, on ne veut pas perdre un seul instant. Le sergent l'écoute, puis l'interrompt:

—Papa, c'est entendu... Je te demande seulement une heure demain matin.

—Pourquoi?

—Parce que c'est le dimanche de l'Assomption... je veux aller à la messe.

* * *

La foudre fût tombée aux pieds du vieux libre penseur qu'est le père Duroyer, qu'il n'en aurait pas été plus complètement suffoqué.

—A la messe!!... Tu vas à la messe demain?

...demain, et dimanche prochain, et tous les dimanches...

—Et tu vas peut-être même manger l'hostie?...

—Je recevrai, en effet, celui qu'adorèrent tous nos aïeux...

Le père eut un mauvais rire:

—Tu n'es même pas baptisé!..

—Si... je l'ai été... la veille de Carency...

—Par un Jésuite?...

—Non... par un simple petit vicaire de Paris... Il a même été tué le lendemain.

Le vieux n'en peut plus... il se dresse:

—Tiens!... c'est épouvantable ce que je vais te dire!... J'aurais mieux aimé...

Mais il n'ose pas aller plus loin...

Un silence terrible tombe entre les deux hommes, pendant qu'à côté la mère et la fille fleurissent en riant la chambre du cher soldat, enfin revenu...

* * *

—Ecoute, papa? je n'estime et n'aime personne plus que toi... Tu es un passionné de liberté... Alors, laisse-moi celle de vivre selon ma croyance, comme toi tu vis selon la tienne...

—Moi... je ne crois **à rien**!...

—Si!... Tu n'as pas achevé ta phrase tout à l'heure... Tu as eu peur que quelqu'un ne t'entende... et ne t'exauce... Avoue-le?...

—... ... ...

—Eh bien! moi, je crois à ce Dieu-là!... Je crois à la vie future!... Je crois que le christianisme représente l'effort le plus grand de l'humanité vers la compréhension de l'au-delà, et qu'aucun individu n'a le droit de méconnaître ses conclusions!...

—Et moi, je me demande si c'est mon fils qui est en face de moi!... celui dont je croyais avoir armé le cerveau contre toutes les basses superstitutions!.. Je ne te reconnais plus!...

—Ah! père, c'est que j'ai vu mourir!... J'ai constaté la force que donne la foi pour l'accomplissement des plus obscurs devoirs... Dans les longues nuits de tranchées, j'ai réfléchi, les yeux vers les étoiles.. Je me disais: quel ordre admirable dans cet univers qui m'entoure de son silence et de sa grandeur!... de l'ordre partout!... dans le pétale de cette fleur minuscule qui pousse à mon créneau.. de l'ordre dans la marche vertigineuse de ces mondes dont la seule vision m'écrase...

—Et alors?

—Et alors!... il n'y aurait du chaos que dans le monde moral, c'est-à-dire **dans le plus important de tous**, car c'est là où l'on pense... là où l'on souffre... là où l'on aime!...

—Je ne comprends pas...

—J'ai eu des camarades admirables, de splendides officiers, des soldats devant lesquels j'étais tenté de me mettre à genoux... Combien j'en ai vu agoniser et mourir!... Et tout serait fini pour eux!... Ils se seraient parés d'héroïsme pour le néant!... ils tiendraient tout entiers dans ce corps qui pourrit là-bas, inconnu, au fond de quelque fossé!... Allons donc!... Toute l'humanité proteste et affirme que leur dépouille **seule** est là, mais que leur âme est partie au pays des braves!... D'ailleurs, leur âme, je l'ai vue!... Les corps souvent n'en pouvaient plus... parfois ils tremblaient de peur!... Laissés à eux-mêmes, ils se seraient sauvés loin de la mitraille et de la mort.. L'âme les ramenait, les maintenait, les jetait en avant, comme un cavalier dompte son cheval et l'amène au canon!...

* * *

A ce moment, la grande soeur rentra.

—Tu sais, dit le père, je t'annonce une nouvelle qui va te combler de joie!...

—Ah!...

—Ton frère revient couvert de médailles, bardé de scapulaires..

—Oh! papa... ce n'est pas digne de toi!... je n'ai ni médaille, ni scapulaire... Pourtant si!...

Le sergent fouille alors dans sa poche... dans cette poche de soldat où s'entasse tout un monde, et il tire péniblement, un débris de quelque chose... C'est brûlé... c'est plein de terre... c'est raccommodé avec de la ficelle noirâtre... En regardant bien, on devine un chapelet; des grains sont brisés, d'autres disparus, un bouton de capote remplace la médaille absente...

—C'est un Breton, épouvantablement blessé, qui me l'a tendu avant de mourir: ''Dis en un peu pour moi... moi, je ne peux plus!...'' Et alors demain, fête nationale de la Vierge, j'irai en dire pour lui. Tiens, papa, le voici, ce chapelet!... Ose donc t'en moquer!...

Le vieux prend le chapelet.

Il y a évidemment du sang dessus...

Que lui dit-il, au vieil anticlérical, ce chapelet de bataille, tombé des mains d'un brave, au seuil même de l'au-delà?... Mystère du secret travail des âmes. Il le regarde longuement, le rend à son fils, et, d'un ton apaisé:

—Oui... je ne dis pas!... Mais ces noms-là.... Dieu!.... le Christ!.... la Vierge!.... cela semble si loin!... si loin!...

—Et quelquefois, c'est si près! ... si près!... répond le fils, qui en sait quelque chose...

Pierre l'Ermite.

UN CONTRE VINGT

Onze Français victorieux de deux cents Allemands

La guerre a beau s'industrialiser, elle met en valeur, comme autrefois, la bravoure, l'héroïsme et l'esprit d'initiative. Ce n'est pas l'exemple du sous-lieutenant Pierre Martel, fait à vingt-six ans chevalier de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de guerre, qui viendra à l'encontre de cette vérité.

De taille moyenne, d'allures distinguées, écrit un de nos confrères parisiens, le sous-lieutenant Martel a le regard clair et rieur, les cheveux blonds, comme la moustache. Il nous conte avec simplicité le magnifique exploit qui lui valut le ruban rouge.

Une belle journée de printemps d'Alsace, froide et ensoleillée, il a été décidé que l'on en finirait une fois pour toutes avec ces Boches qui, depuis janvier, nous disputent âprement le terrain. Notre artillerie a exécuté un de ces tirs foudroyants dont elle a le secret, sur les tranchées ennemies.

C'est à un de ces beaux régiments de l'Est appartenant à la division de granit que revient le périlleux honneur d'attaquer. Il a d'ailleurs fait ses preuves: c'est lui qui, en janvier dernier, a conquis Steinbach après une lutte acharnée.

Le lieutenant Martel et sa section sortent de la tranchée française. Mais à peine ont-ils fait quelques mètres à découvert qu'un feu terrible partant de la tranchée boche située en face fauche la moitié de la section. Le reste continue à avancer en subissant de grosses pertes. Ils ne sont plus que 17 lorsqu'ils arrivent au pied de la tranchée ennemie. Alors, les grenades pleuvent sur l'héroïque petite troupe. Chaque minute d'attente dans cette périlleuse position coûte la vie de quelque poilu. Il faut en finir à tout prix.

Ils sont onze! Derrière le jeune officier les dix poilus en trombe sautent dans la tranchée ennemie. Encore une victime parmi eux, mais déjà les cadavres ennemis s'amoncellent. On tire au hasard, on hurle et ''Rosalie'' fait de la ''belle ouvrage''. Tous les défenseurs du parapet sont tués et les assaillants n'ont parmi eux que des morts. Quelques estafilades ont bien été ''encaissées'', mais ''ça ne se sent pas''. Une quarantaine de Boches sont tués. Le combat s'amollit visiblement: la supériorité morale de nos soldats s'affirme de plus en plus. Les Boches terrés dans leur abri bêlent d'une voix plaintive en agitant des bras suppliants: ''Kamerad, kamerad, nich kapout!'' A quoi les nôtres répondent: ''Tas de cochons, nous ne sommes pas des assassins nous autres. Ouste en tas''; et les font grouper dans un coin. Et l'on visite toute la tranchée, boyau par boyau, abri par abri, tuant les récalcitrants, assez peu nombreux, et cueillant ceux qui se rendent. Quarante minutes après être sortis des lignes françaises, le sous-lieutenant Martel et les neuf poilus qui restent de la section se sont emparés de la tranchée ennemie; soixante-dix-sept tués, trente-huit blessés et quatre-vingt-sept prisonniers valides, tel est le travail accompli par dix Français.

Cependant, l'attaque générale s'était déclanchée. La deuxième ligne, après un furieux corps à corps, était emportée d'assaut; nos troupes étaient au sommet de l'Hartmannswillerskopf, où le drapeau français pouvait librement faire flotter ses trois couleurs.

Comme on peut le penser, le sous-lieutenant Martel fut chaudement félicité par son chef de bataillon qui, tout ému, l'embrassa et lui annonça qu'il le proposait pour la Légion d'honneur.

Chargé d'une mission par son commandant auprès du capitaine qui, avec une compagnie, occupait le sommet conquis, le jeune officier fut atteint au bras, au moment précis où ayant accompli sa mission, il se disposait à retourner près de son chef de bataillon, par une balle perdue — ''elle ne le fut pas pour moi'', s'exclama-t-il en riant — et tomba, l'épaule et le bras fracassés par le projectile.

Le sous-lieutenant Martel fut envoyé dans un hôpital de Lyon, où sa robuste constitution auvergnate et les soins dévoués dont il fut entouré eurent vite raison de la blessure, puis il vint à Aurillac, où habitent ses parents, en convalescence. Rétabli par l'air natal, le jeune officier va repartir pour le front.

MOT DE BLESSE

Parmi les blessés apportés il y a quelque temps dans un hôpital, un tout jeune soldat, malgré une très grave blessure à la jambe, montre un entrain, une gaieté que n'arrive pas à éteindre la souffrance qu'il endure. Le chirurgien l'examine, fronce le sourcil, hésite devant la jeunesse souriante de l'adolescent, suppute les chances et, ses réflexions faites, déclare:

—Il faut l'amputer; il faut lui couper la jambe.

Sur ces mots, toute la gaieté de l'enfant s'évanouit. L'opération est faite, réussit parfaitement. La fièvre disparaît, les forces reviennent; mais le pauvre amputé reste irrémédiablement triste. Son infirmière, qui est le charme, la grâce même, lui prodigue les plus douces paroles de consolation, mille gâteries. Elle lui apporte des fleurs, des journaux pleins de réconfortantes nouvelles, de tendres lettres des siens. Rien n'arrache le convalescent à son désespoir. Et puis, un beau matin, l'infirmière trouve son malade tout riant sur son lit.

—Ah! bien! lui dit-elle; vous voyez que le goût de la vie devait vous revenir avec la santé... Vous avez tout à fait bien dormi, il y a du soleil...

—Mais non, Madame, s'écrie le petit, ce n'est pas cela; seulement, cette nuit j'ai réfléchi que je pourrais tout de même servir dans un fort!



Pour Lire au Foyer le Dimanche



MOYENS PRATIQUES DE MAL ELEVER LES ENFANTS

Voici les principaux. A vous de choisir, si vous ne l'avez pas déjà fait.

Les promesses vaines

"Si tu manges ta soupe, dit la maman, je t'achèterai une jolie poupée qui ferme les yeux..."

"Si tu viens vite, mon chou, papa te donnera un beau bicycle à trois roues..."

"Si tu fais la commission de maman, chéri, elle te fera cadeau d'un beau petit revolver, à Pâques..."

Et la petite fille atteint la majorité avant d'avoir vu le bout du nez de la belle poupée aux yeux fermés.

Et le petit garçon est à son vingtième printemps et n'a pas encore monté le bicycle à trois roues ni tiré du fameux revolver.

Et tous les deux sont de beaux grands mal élevés auxquels les parents ont appris à blaguer dès la plus tendre enfance: Avertissements paternels, conseils affectueux, tout cela, de la farce!... comme les promesses.

Les tromperies continuelles

"Passe-moi ta plume, mon mignon, je vais te faire de beaux dessins..."

L'enfant s'empresse d'obéir.

"Maintenant, tu ne l'auras plus, petit malcommode!"

"Oh! tu as été gentil, ce matin, mon petit Charlot; viens au **scope.**"

Sauts de joie, grande toilette, départ précipité; on passe deux **scopes** et l'on s'arrête... chez le dentiste.

"Hem! Que c'est bon! dit-on avec délices en approchant les lèvres d'une potion amère."

L'enfant, séduit, saisit avec joie la tasse perfide; mais rejette aussitôt avec rage la boisson rebutante.

Allons, parents, continuez quelque temps ce joli jeu et vous aurez bientôt toute une génération de petits êtres aigris et défiants qui ne croiront plus à la moindre de vos paroles.

Admonitions interminables

"Tiens-toi donc tranquille!... Cesse donc de te gratter la tête!... ôte-toi donc les doigts du nez!... Ne parle donc pas comme cela!... Prends garde de tomber!... Attention où tu marches!... Ne marche donc pas si vite!... Marche donc plus doucement!... Marche donc mieux que cela!...

Enfin l'enfant ne remue pas d'un pouce, d'une ligne sans qu'à droite, à gauche—comme par déclanchement automatique—la sollicitude maternelle, lui lâche un cri et lui donne sur les nerfs.

C'est la meilleure recette pour rendre un enfant fou... à moins qu'il ne continue à sa tête sans prêter plus d'attention aux clameurs maternelles qu'au vacarme d'un petit char électrique.

Menaces sans exécution

"Allons, mon chou, ne joue pas avec les allumettes c'est dangereux."

Cinq minutes après:

"Je t'ai déjà dit de ne pas jouer avec les allumettes... si tu continues, tu iras dans le coin..."

Dix minutes après:

"Est-ce que tu n'as pas compris? Ça fait deux fois que je te défends de jouer avec les allumettes... C'est bien simple, je m'en vais te tirer les oreilles."

Au bout d'un quart d'heure, on s'impatiente:

"Ecoute! si tu ne finis pas tout de suite, tu n'auras pas de confitures au dîner!"

Au bout d'une demi-heure, c'est intolérable:

"Mon Dieu! quel être exécrable! Cesseras-tu enfin? Voilà cent fois que je te dis la même chose. C'est comme si je parlais à un mur... si tu as le malheur de toucher seulement du bout du doigt au porte-allumettes, tu ne sortiras pas ce soir. C'est assommant à la fin!"

Vers la fin de l'heure, on bondit, la main levée: "Tu vas avoir une bonne tape!!!"... et l'on prend bien garde de frapper.

Total: une heure de menaces.

Résultat: rien... L'enfant est encore à pieds joints dans les allumettes. Il n'a pas été dans le coin. On ne lui a pas tiré les oreilles. Il aura ses confitures comme d'habitude et courra les rues jusque vers les neuf ou dix heures du soir, absolument comme à l'ordinaire.

On a découvert la meilleure recette pour développer les instincts d'un têtu.

Concessions incessantes

"Tu ne sortiras pas ce soir."

L'enfant met sa casquette.

"Tu peux serrer ta casquette: je t'ai dit que tu ne sortiras pas."

L'enfant se dirige vers la porte.

"Viens ici, tout de suite, ou bien je vais aller chercher ton père."

L'enfant ouvre la porte.

"As-tu compris?... Arrête un peu, tu vas manger une bonne volée."

—"Oh! maman, rien qu'un petit bout de temps..."

—"Non, non, non, je l'ai dit et tu ne gagneras pas."

—"Oh! maman, rien qu'ici tout près, tout près sur le trottoir."

Et l'enfant glisse, glisse doucement par l'entrebâillement de la porte.

La maman derrière la porte: "C'est bon, mon chou, mais ne t'éloigne pas..."

Superbe pour apprendre aux enfants que les parents sont les maîtres!...

Trop tard

—Pourtant, c'est si simple d'élever des enfants.

—Oui, oui, c'est bien simple pour un curé, au fond de son presbytère... On voit bien que vous n'avez pas de famille sur les bras, avec quatre ou cinq grands gamins, cinq ou six grandes pimbêches têtues comme des ânes et prétentieuses comme des paons.

—A la bonne heure, la mère! Vous êtes peut-être la seule femme au monde qui n'avez pas, en fait d'enfants, ce qu'il y a de **plus joli... de plus intelligent... de plus fin**... etc., etc.

—Oh! quand ils étaient tout petits, monsieur, c'était à croquer...

—Et maintenant on n'a pas d'autre envie que de les mordre!... Savez-vous votre grand tort, madame? Savez-vous pourquoi vous n'avez donné à notre société—déjà si pauvre—que de grands polissons et de grandes polissonnes... pardonnez! Je me sers de vos expressions. C'est que vous trouviez vos enfants trop fins, quand ils étaient tout petits. Vous avez attendu trop tard pour les dompter. A trois ans...

—A trois ans!!!! Allons donc, l'enfant n'a pas de raison.

—Il a des instincts. Et parmi ces instincts, il y en a de bons qu'il faut développer et de mauvais qu'il faut impitoyablement étouffer.

—Mais, c'étaient des futilités, des niaiseries, des riens!

—**Ce sont ces riens** qui sont devenus de terribles **quelques choses**; ce sont ces niaiseries d'autrefois qui ont aujourd'hui les proportions d'effroyables vices; ce sont ces futilités de trois ans qui à vingt ans font le désespoir des mères.

Trois petits conseils, madame

1. Elevez vos enfants **avant l'âge de raison**... et après.

2. N'essayez pas de tout corriger d'un seul cri, avec une seule tape: **Peu à la fois, mais tenez bon!**

3. Parlez peu; mais, **quand vous parlez, que ça compte.**

Supprime la douleur.—Demander à un marchand ou à un pharmacien quelle est la meilleure huile pour supprimer les douleurs dans les articulations, dans les muscles, pour faire disparaître la neuralgie et le rhumatisme; il vous dira que dans ce but l'on fait une plus grande demande de l'Huile Electrique du docteur Thomas que de n'importe quelle autre huile. La raison de cela, c'est que cette huile a de plus grandes qualités calmantes que n'importe quelle autre huile.

Avec une vocation divine, le zèle bien inspiré ne doit pas s'attiédir. L'Apocalypse juge sévèrement les tièdes.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA FRANCE ET LE VATICAN

(Suite et fin)

"Les meilleures causes ont besoin d'être plaidées. Or, je le dis, comme je l'ai constaté: Rome sait mal ce que nous devons désirer qu'elle sache. Comment la renseigner et contrecarrer la propagande adverse, si une perpétuelle vigilance ne s'exerce pas, de notre part, auprès d'elle?

"Personne, assurément, ne songe à soulever, auprès de l'opinion française et du Parlement français, le grand débat que provoquerait la question de la reprise des relations avec le Vatican. Il est entendu que nous écartons résolument tout ce qui nous divise. Ni une ambassade ni même une légation, n'aurait une situation honorable et forte si elle n'était pleinement approuvée par la volonté déclarée du pays et de ses représentants.

"Mais quel inconvénient verrait-on à ce que, comme l'Angleterre l'a fait, "pour la durée de la guerre", la France eût là-bas un porte-parole avéré, un fonctionnaire autorisé à exposer, le cas échéant, notre point de vue, à défendre nos intérêts? D'objections sérieuses, je n'en vois pas. Chaque partie reste libre. En somme, la nécessité de traiter des questions de l'actualité la plus évidente, personne ne la nie; et quel inconvénient y aurait-il à ce que le dossier des affaires qui ne peuvent se passer d'une entente avec le Saint-Siège, au lieu d'être abandonné aux intermédiaires occultes, fût traité désormais au grand jour et en pleine lumière?

"Je voudrais résumer d'un mot ces notes hâtives. Le Vatican reste une immense puissance mondiale; nos ennemis font un effort désespéré pour détourner, à leur profit, quelque chose de son influence; parmi les alliés, la France a une qualité éminente, une autorité, je dirai unique, pour faire entendre sa voix; les sentiments que l'on éprouve pour elle lui prêteraient des oreilles favorables; si elle était présente là, non seulement pour elle-même, mais pour ses alliés, elle ferait beaucoup de bien. Et, sur toute la surface de la terre, sa voix prendrait soudain un nouveau retentissement.

"Je livre ces considérations à l'examen sérieux et sincère de l'opinion française. J'ai toujours défendu l'utilité et la convenance d'une représentation de la France auprès du Vatican; j'ai trouvé, à Rome, de nouvelles raisons de me confirmer dans ce sentiment. Si les temps s'y opposent encore, que du moins on s'habitue à envisager cette mesure comme conforme à l'intérêt national. C'est ce qu'il est bien permis de demander à l'opinion; il ne lui appartient pas de trancher, encore moins d'agir; mais il lui est permis de prendre conscience d'elle-même et de presser sur ceux qui décident; car, finalement, elle aura aussi, devant l'avenir du pays et devant l'histoire, sa part des responsabilités."

LA PRESSE JAUNE NE LE DIRA PAS

Le Pape soutient les familles de cinq cents soldats italiens qui ont quitté Rome pour aller combattre l'Autriche et l'Allemagne. Aucun de nos grands quotidiens jaunes ne nous a appris cette nouvelle. Il a fallu attendre des journaux de Rome pour le savoir.

LES CONVERSIONS EN CHINE

En dépit des obstacles de tous genres, persécutions de la part des païens ou sournoise propagande protestante, le catholicisme fait de rapides progrès en Chine. Des milieux populaires, il vient de pénétrer dans les classes aisées, instruites et directrices des destinées de la république chinoise. Récemment on apprenait avec grande joie la conversion de M. Ma-liang et de M. Lan-tseng Lziang. Ce dernier est ministre des Affaires Etrangères et le premier est président du comité qui rédige la constitution de la république après avoir été président de l'assemblée législative de Nanking.

QUELLE EN EST LA CAUSE?

Selon **America**, la grande revue catholique anglaise de New-York, les Etats-Unis ont de 1821 à 1915 reçu 31,348,720 immigrants; 12,000,000 de ces immigrants ont débarqué aux Etats-Unis depuis 1901. "Sur chaque million d'immigrants, écrit **America**, il se trouve 600,000 catholiques." A ce compte-là les Etats-Unis devraient avoir, sans tenir compte de l'accroissement naturel, une population catholique d'à peu près vingt millions. Mais, comme on le sait, il est loin d'en être ainsi. Il y a eu coulage et pertes. **America** le reconnaît, mais s'abstient d'en donner la cause. N'importe, il serait intéressant d'avoir son opinion là-dessus. D'autant plus que plusieurs organes catholiques anglais du Canada pourraient en tirer profit.

UN EXEMPLE QUI VIENT DE HAUT

Sous ce titre la **Croix de Seine-et-Marne** attire l'attention sur l'importante initiative de Benoît XV par rapport à la presse:

Jusqu'à ce jour, un peu partout, la rédaction et la diffusion de la bonne presse n'étaient guère considérées comme partie intégrante du ministère ecclésiastique; et les pasteurs, les missionnaires et les religieux, "comme tels" ne se considéraient pas comme ayant devoir d'y participer activement. Journalisme et politique semblaient à ce point inséparables que prêtres et religieux s'interdisaient, par prudence leur semblait-il, tout ce qui aurait pu paraître une recommandation explicite d'un bon journal, fût-il exclusivement religieux, et qu'aux ouvriers et aux propagateurs de la bonne presse étaient systématiquement fermées bien des chaires, d'où ils auraient pu, apôtres par la parole autant que par la plume, faire entendre aux fidèles d'excellentes vérités.

Il en résultait pour les prêtres journalistes une situation des plus fausses et des plus lourdes. D'un côté, ils étaient souvent évités et éconduits, comme gens compromettants, par ceux-là mêmes dont ils ne sont que les dévoués auxiliaires, et, d'un autre côté leur retombait sur les épaules une bonne partie du fardeau pastoral, celle qui consiste à détourner les brebis des mauvais pâturages et à les conduire dans les bons. D'un côté, ils étaient tenus en marge de la hiérarchie; et, de l'autre ils étaient chargés d'une besogne qui incombe au premier chef à la hiérarchie et qui ne peut réussir pleinement que si elle est faite hiérarchiquement.

Il en résultait, pour l'oeuvre elle-même de la presse, qu'officiellement, il n'était fait ni prescrit aucun effort, aucun sacrifice collectif en sa faveur, et que ceux qui s'y dévouaient, ne pouvaient compter que sur des concours bénévoles, qu'ils devaient eux-mêmes très humblement solliciter.

Or, voici que, par un acte d'une importance capitale, le Souverain Pontife Benoît XV vient de porter remède, au moins pour l'Italie, à cette situation désastreuse, en fondant lui-même une oeuvre nationale de bonne presse. Et sa volonté, nettement exprimée, **fait un devoir à tous les catholiques, et plus spécialement aux prêtres et aux religieux aussi bien qu'aux institutions ecclésiastiques, comme telles, de favoriser cette oeuvre par des adhésions, des cotisations et leur appui moral.** Et qui met-il à la tête? Son Em. le cardinal Maffi comme président honoraire et Mgr Faberi comme président effectif. Il ne pouvait choisir meilleurs organisateurs ni mieux signifier sa volonté de faire considérer et traiter la bonne presse comme un département et non le moindre de l'enseignement religieux.

Plus qu'une Encyclique, cet acte sera efficace. C'est un exemple qui sera suivi. Ce que déjà, çà et là, comme chez nous, très méritoirement, l'autorité religieuse avait tenté dans ce sens, sera fait désormais plus hardiment. A un effort trop anarchique succédera un effort plus méthodique et hiérarchique qui ne tardera pas, j'en ai la pleine confiance, à aboutir à des résultats qui seront singulièrement consolants.

OH! LES V'LIMEUX!

L'autre jour je revenais des malades, quand un petit marmot sort comme un coup de vent d'une maison en face, et vient s'atteler à un traîneau qui attendait, près du trottoir. Malgré la rapidité de ses mouvements, le petit bout d'homme n'avait pas encore fini de se passer les guides autour des reins, qu'un cri s'échappe de l'intérieur de la maison et je vois poindre presque aussitôt un petit nez rose: c'est le grand frère qui fait irruption. Il a bien dix ans et il est presque aussi haut que la botte à papa.

—Lâche-ça, crie-t-il à plein gosier à son petit frère; lâche-ça, te dis-je!

Pas de réponse.

—Lâche-ça!... Tu as déjà fait le cheval, toi; c'est mon tour à présent.

—Pas vrai, réplique l'autre. Et puis, je suis arrivé le premier.

—Vas-tu t'ôter de là, te dis-je?

—Je ne m'ôterai pas! Et si tu n'est pas content...

Ici j'entendis une expression qui ne surprend pas sur les lèvres d'un cheval, parce qu'elle sent l'écurie, mais qu'un enfant ne devrait jamais prononcer.

Le mot était à peine lâché que... v'lan, v'lan, v'lan! les taloches pleuvent sur la tête du jeune cheval.

Mais on a beau faire la bête, on a son orgueil. Le petit bonhomme lâche les guides, et, le poing levé, se jette sur l'assaillant qui, lui, riposte à coups de pieds. Puis je n'aperçois que deux corps qui s'enlacent, roulent dans la neige, et je n'entends que des cris de rage, mêlés de **sacré**, de **maudit** et d'autres expressions qui saliraient le papier du **Bulletin**, si je les écrivais.

—Qui a pu apprendre à ces deux enfants ce langage d'écurie, vous demandez-vous peut-être? C'est aussi la question que je me posais, quand, par la porte laissée ouverte, je vois poindre un balai, puis une femme, et j'entends ces avis maternels:

—Ah! les petits v'limeux! Jean, Joseph!

Jean et Joseph n'entendent rien, ils s'arrachent consciencieusement les cheveux et se tapochent comme de vulgaires gamins.

Jean, Joseph! Allez-vous finir? Ah! les petits crapauds! Mes petits **sarpents**, allez-vous finir!

En deux enjambées, la femme a rejoint les duellistes; son balai s'élève et s'abaisse quelque part, sur les reins des combattants, et j'entends cette leçon maternelle: Ah! mes petits maud..., je vais vous apprendre à vous battre comme deux chiens!

Et les coups de balai pleuvent régulièrement sur le paquet vivant; les lutteurs lâchent prise. Alors la maman, d'un revers de main, distribue, à parts égales, une douzaine de gifles à ses petits crapauds, qui rentrent au logis, escortés des sacres maternels et de coups de balai.

Et moi, continuant ma route, je me rappelais cette parole que j'avais entendue bien des fois: Telle mère, tels fils". C'est bien ça!

Et cependant, que de mères s'étonnent et se désolent: "Mes enfants parlent mal! C'est affreux!" Mesdames, faites un petit examen de conscience: Comment parlez-vous?

PAPA LE DIT BIEN, LUI!

Pierrot a cinq ans. Il porte la culotte depuis quelques mois à peine. Il fait le grand, Pierrot. Il regarde papa et dit qu'il veut faire un homme comme lui.

Maman est fière de son petit gas. Elle espère bien en faire un jour quelque chose de solide et de bon.

C'est un jour de congé. Pierrot est à la maison et joue au cheval avec une chaise. Armé d'un bout de fouet, il trône sur sa voiture improvisée, l'air épanoui, comme un charretier conduisant de nouveaux mariés. Sa maman sourit de le voir faire. "Comme il ressemble à son père, se dit-elle en elle-même. C'est vraiment son portrait. Pour sûr, mon Pierrot, ça ne sera pas un petit sensitif comme le gas de la mère Baptiste. Le mien, il va faire un homme."

A ces pensées, la maman de Pierrot sent une bouffée de fierté et de courage lui passer sur le coeur.

Dans son coin, Pierrot joue de plus belle, fait claquer son fouet, crie à tue-tête; c'est à en étourdir maman. "Pas si fort, Pierrot."

Pierrot n'entend rien et cingle de plus belle le ventre de bois de son cheval. Pan!... La chaise, improvisée cheval, culbute; Pierrot avec elle. Notre charretier alors de se fâcher, de crier encore plus fort, et dans sa colère d'enfant, il laisse échapper un juron.

—"Que dis-tu, Pierrot, s'écrie la maman toute surprise? Mon enfant, que je ne t'entende pas prononcer de telles paroles!..." Et la maman continue son ouvrage.

Pierrot relève son cheval et monte en voiture. Il s'anime, frappe plus fort, mais la bête de bois reste immobile comme une souche. Pierrot laisse échapper un juron pire que le premier.

La maman n'y tient plus: "Ah! tu prononces encore de vilaines paroles! attends!" Et elle s'élance vers Pierrot, le saisit par le bras, le descend de voiture et se prépare à lui faire entrer dans la tête, par quelques tapes, appliquées ailleurs, que maman entend être écoutée.

Pierrot a compris que la situation est critique. Il cherche au fond de son gosier les cris les plus lamentables, dans ses yeux les plus grosses larmes, dans son petit cerveau les meilleures raisons, et il s'écrie: "Mais, maman, papa les prononce bien, lui!"

A ces mots, la maman s'arrête; le bras levé ne descend plus. Que dire? Que faire? "Hélas! il a raison, le petit. Que pensera l'enfant, si je dis que le père fait mal, en proférant de telles paroles?" Que peut-elle dire en effet?...

Pères de famille, comprenez bien ces mots: "Papa le dit bien, lui! Papa le fait bien, lui!"

Vos enfants vous aiment, vous admirent; leur ambition est de vous imiter. Ils croient que tout ce que papa fait est **bien fait**. Donc veillez sur vos paroles et **sur vos actes.**

Montrez-leur qu'être un homme, ce n'est pas entrecouper chaque phrase de "baptême... sacré... maudit..."

Etre un homme, ce n'est pas être un mal élevé ou un voyou. Etre un homme, c'est être distingué, c'est se respecter, respecter les autres et surtout le bon Dieu et ce que Dieu a fait.

CA R'FOULE TOUJOURS

J'arrivai inopinément chez M. Jérôme — "Père Jérôme" pour les amis. Bon chrétien, bon père de famille, bon ouvrier, jovial, grand et fort; il vous ferait pirouetter d'un tour de bras le premier morveux qui se moquerait des choses saintes.

—Assis près de la fenêtre, il tenait sur ses genoux son fils Auguste, âgé de quatre ans (neuvième de la lignée).

—Bonjour, père Jérôme, comment allez-vous?

—Bonjour, M'sieu le curé, pas mal et vous?

—Vous paraissez bien occupé, là, avec votre fiston.

—J'étais justement à lui apprendre le signe de la croix. Voyons, Gugusse, montre-nous ça, devant M'sieu le curé. Fais ça comme il faut, tu sais, comme j't'ai dit.

Gugusse debout, un peu ému, les yeux clignotants, se mit à faire lentement un immense signe de croix: sa main monta à la pointe du toupet, descendit jusqu'au deuxième bouton de la culotte, remonta et passa d'une épaule à l'autre, en décrivant à bout de bras une longue courbe devant la poitrine.

—Très bien, très bien, Gugusse. Tout de même, père Jérôme, ne trouvez-vous pas qu'il est un peu grand, son signe de croix?

—J'vous dirai, M'sieu le curé, p't'et'ben que pour commencer, il est un peu grand. Mais avec le temps, vous savez, **ça r'foule toujours.**

Morale: Faisons toujours de bons signes de croix: pas trop grands, pas trop petits, et qui ne r'foulent pas!

Autour de la Ferme



LA BONNE CULTURE

Qu'est-ce que bien cultiver? Caton, qui vivait 46 ans avant Notre-Seigneur, répondait ainsi à cette question si importante.

1o Labourer. 2o Labourer. 3o Fumer; puis il ajoutait: employer une bonne semence, semer copieusement et enlever toutes ls mauvaises herbes.

Un autre qui vivait aussi à une époque très éloignée écrivait: Apprenez qu'il n'y a qu'une chose en culture. Avec elle tout vient et sans elle on n'a rien.—Qu'est-ce donc? lui demandait-on.—Du fumier. C'est le maître laboureur, c'est le grand cultivateur. Dans la plaine on croit s'enrichir avec du grain; on sème toujours. Qu'arrive-t-il? Le fumier manque, la terre se lasse et le laboureur se ruine en travaillant. Apprenez-le tous et chacun: le fumier est la richesse du cultivateur. Voulez-vous savoir une autre chose? La voilà: La terre ne s'améliore que par le fumage et le labourage; clouez ça dans votre caboche. **Bujault.**

Ces conseils donnés à des cultivateurs d'une époque si éloignée, semblent bien avoir été faits pour nous.

En effet quel est le cultivateur qui n'a pas vu se réaliser, ce qui est dit par ces anciens. Les années peuvent être plus ou moins favorables et les récoltes plus ou moins bonnes, mais les terres vont en diminuant quand même si elles ne sont pas améliorées.

Dans un pays comme le nôtre on ne doit pas parler d'engrais chimiques; donc il nous faut des animaux. Avec la bête à corne nous garderons très facilement le cochon. Nous aurons du fumier pour couvrir nos prairies de mil ou autres; nous engraisserons aussi nos cultures cerclées.

Pendant l'été, ces bêtes, en détruisant les mauvaises herbes dans les pâturages, les couvriront en même temps de fumier.

Vous savez ce que donne en blé ou tout autre grain un relevage de pâturage, vous avez vu les belles récoltes prises sur un retour de patates ou de blé d'Inde. Vous savez quel prix se trouve vendu votre orge quand vous le soignez à vos porcs.

Ne retardez pas; commencez cet automne. N'allez pas acheter un troupeau de vaches, surtout si vous avez peu d'argent, mais achetez de petits animaux et en quelques années vous allez complètement refaire vos terres et arrondir votre bourse.

Si tout le monde connaissait l'avantage que donnent les animaux, personne ne s'en priverait. Ainsi je voyais aujourd'hui même M. Eusèbe Cadieux, qui a récolté au-delà de 5,000 minots de blé, autant d'avoine et d'orge (il aurait du avoir beaucoup plus: la gelée en juin a diminué de beaucoup nos rendements ici).

Je lui demandais: Combien avez-vous vendu de lait?—A peu près, me dit-il, $100 par mois.—Vous avez vendu aussi des animaux?—Pas beaucoup, dit-il.—Mais combien encore?—Ses ventes de porcs, de bêtes à cornes, toutes réunies, faisaient le petit montant de $1,300.

Donc, ce $1,300 puis $1,200 pour son lait, ça fait déjà la vie de famille.

Je dis donc avec Bujault: Clouez-vous donc cela dans la caboche et cessez ce travail qui vous ruine.

N.-C. JUTRAS, Ptre.

C'EST TROP DE TRAVAIL

C'est souvent ce que vous répondent certains cultivateurs qui se montrent revêches à la doctrine de la nécessité du bétail sur une terre: "C'est trop de travail"; et la question est entendue et jugée.

Nous disons que c'est le cri de la paresse qui voit sa petite tranquillité menacée.

Mais aussi, ce que l'Esprit Saint disait du champ du paresseux, il y a bien longtemps déjà, se réalise à la lettre: "J'ai traversé le champ du paresseux et il était rempli de mauvaises herbes."

Mauvaises herbes, signe de paresse, ou signe de manque de connaissance de son affaire; on ne sort pas de là.

Comme résultat final, c'est tout un, c'est la ruine, sinon à brève échéance, au moins d'une manière absolument certaine et plutôt proche qu'éloignée. Mais revenons à notre homme.

Il sait fort bien qu'un troupeau lui serait profitable, et par le revenu direct qu'il donnerait, et par le revenu indirect, en faisant donner à la terre du 30 minots de l'acre au lieu du douze et du quinze, mais: "C'est trop de travail".

N'entrevoit-il pas, cet homme, les jours sombres où il lui faudra bien travailler, et rudement, à tant par jour, pour gagner sa vie? Peut-être ne regarde-t-il pas si loin!!

"Mais je ferai du blé en été et je me reposerai en hiver. Quelle belle vie! C'est propre, cela laisse des loisirs et donne des revenus.

C'est propre. Parfait, je ne dis pas non. Cela laisse des loisirs. Oui, trop, et l'hôtel du coin recevra plus que sa part de la maigre récolte de notre homme. Cela donne des revenus. Oui, pendant quelque temps; mais les revenus vont toujours en diminuant jusqu'à la banqueroute finale, car c'est contre nature de toujours faire donner à la terre et de ne jamais rien lui rendre.

Résultat total: ruine. Et après, souffrances, qu'on le veuille ou non.

Garder un troupeau, "c'est trop de travail".

Choisissez le moment où vous devrez travailler. Maintenant en restant maitre, chez vous, l'homme le plus indépendant du monde; ou demain, ruiné et l'humble serviteur du premier venu.

La première alternative est la meilleure, croyons-nous. Et vous?

"Mais je n'ai pas d'argent pour acheter un troupeau."

Alors achetez un petit veau, ou mieux, une petite génisse, cela ne peut sûrement pas vous ruiner.

Si vous attendez le jour où vous pourrez acheter un troupeau complet, vous pourriez attendre longtemps, et c'est sûrement un autre qui l'élèvera sur votre terre pendant que vous nettoyerez les rues.

Le cas n'est pas imaginaire. Nous pourrions mettre ici des noms propres. Manque d'intelligence ou manque de courage, notre homme est sur la rue tout de même. Ne suivez pas le même chemin.

Intéressé.

LE SUCCES EN INDUSTRIE LAITIERE

La routine et l'indifférence conduisent à l'insuccès dans l'industrie laitière comme dans toute autre industrie. Garder et nourrir des vaches qui ne rapportent point, c'est se vouer à l'insuccès. Comment, demandera-t-on, éviter cela? Tout simplement en vous rendant compte du rendement, partant de la valeur de chacune de vos vaches. Mais comment cela? En pesant le lait, en trouvant sa quantité de gras, en en gardant un compte exact. De cette façon, vous connaîtrez celles de vos vaches qui donnent un profit.

Ce n'est là qu'un premier point. S'il est important de ne garder que des vaches bonnes laitières, il l'est pas moins de savoir comment les nourrir économiquement. C'est un problème que doit tous les jours envisager le fermier, s'il veut vraiment réussir avec ses vaches.

DES POULAINS ET DES VEAUX QUI PROFITENT

Nombre de poulains et de veaux dépérissent et subissent un arrêt dans leur croissance dès qu'ils sont sevrés. A quoi cela tient-il? Au fait qu'ils n'ont point été habitués au fourrage et à un peu de grain. Prenez pour règle de les y habituer, et vous constaterez qu'ils continueront à être gras et à profiter même sevrés.

SOYEZ PREVOYANTS

N'oubliez pas de faire un bon approvisionnement de fourrage pour l'hivernement de vos troupeaux. Ainsi un champ d'avoine en retard peut être coupé dans ce but. Les jeunes bêtes à cornes, les moutons et les poulains s'en trouveront très bien et en profiteront.

LA VACHE PAIE-T-ELLE?

Bah! une vache qui ne donne pas de 5,000 à 6,000 livres de lait ne vaut point d'être gardée. C'est un fardeau, une bouche inutile.

A ce compte-là, la majorité de nos vaches dans l'ouest devraient disparaître et la généralité de nos fermiers y gagneraient à ne pas garder leurs vaches.

Mais, est-ce vrai qu'à moins d'un rendement de 5,000 à 6,000 livres, une vache ne paye pas? Cette affirmation, fausse, comme on le verra, ne vient-elle pas de ce qu'on base sur le prix du marché de l'alimentation le coût de la nourriture d'une vache? Ainsi, une vache produit en un an 3,000 livres de lait qu'on évalue à $50. Bien, l'on estimera, d'après ce calcul, à $60.00 son alimentation: soit une perte de $10.00, outre le travail et l'intérêt sur le capital. C'est cette façon de compter qui fait placer à 5,000 ou 6,000 livres de lait le rendement nécessaire pour qu'il y ait profit.

Cela, c'est de l'arithmétique, de l'arithmétique pure et simple, qui n'a qu'un défaut, celui de ne point tenir compte des circonstances particulières au fermier.

Qu'arrive-t-il à l'ordinaire?

Prenons un cas d'abord. N'arrive-t-il pas souvent qu'une vache qui donne un revenu de $50.00 consomme 90% de nourriture qui autrement serait perdue? En semblable cas, elle ne consomme que pour $10.00 d'alimentation venant du marché. Il s'en suit donc qu'elle rapporte un profit de $40.

Même dans la moyenne des fermes où les grains sont la principale source de revenus, quelques vaches laitières, même produisant peu de lait, donnent du profit, parce qu'elles consomment beaucoup de grains qu'on ne saurait vendre. Là où l'industrie laitière est la source principale de revenus, là où les animaux sont nourris de grain qu'on peut vendre, nous admettons que pour payer la vache doit donner de 5,000 à 6,000 livres de lait.

Comme on le voit, le fermier tire profit même de vaches qui donnent un rendement peu élevé. Qu'il n'en conclut pas cependant que tout est pour le mieux. Comme en tout autre chose, le progrès est possible. En éprouvant la valeur de chaque vache, en tenant compte de sa production, de la richesse en gras de beurre de cette production, le fermier se rendra vite compte des vaches qui paient le moins dans son troupeau et il s'efforcera de les éliminer immédiatement. Son industrie n'en deviendra que plus prospère.

VOS CHEVAUX

Faites travailler tous vos chevaux. Gardez-vous que tout le travail retombe sur deux ou trois.

ETRILLEZ VOS CHEVAUX

Le couple de chevaux qu'on étrillera soir et matin, donnera, avec la même nourriture, plus de travail que celui qui aura vu la sueur se sécher sur la peau.

QUAND VENDRE

D'ordinaire il vaut mieux vendre vos cochons en octobre plutôt qu'en novembre et décembre. Commencez à engraisser vos cochons aussitôt que possible et expédiez-les de bonne heure.

DONNEZ DE L'AVOINE

Si votre provision d'avoine est épuisée et que vous n'avez pas encore commencé à battre, empruntez-en un peu à vos voisins, afin de maintenir les poulains en bonne croissance et vos chevaux de travail en bon état.

ATTENDEZ

Pourquoi vendre votre bétail à cette heure-ci, alors que le marché est à son plus bas? Hivernez-le plutôt, et faites-lui consommer tout le fourrage (roughage) qui se perdrait autrement; préparez-le ainsi pour le marché de mai ou juin, alors que les prix sont invariablement à leur plus haut point.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$6.85 à $7.10
Bon choix	$6.35 à $6.75
"Feeders"	$5.75 à $6.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50
Moyens	$4.75 à $5.25

Taureaux—

Premier choix	$4.85 à $5.10
Moyens	$4.50 à $4.75
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.00 à $5.50
Bons	$4.50 à $5.00
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Bon choix	$5.50 à $5.75
Bon	$5.00 à $5.35
Ordinaires	$4.50 à $4.85
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$5.75 à $6.00
Bon choix	$5.65 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.40
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix	$7.35 à $7.75
Moyens	$7.00 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix, 125-225	$7.35 à $7.75
Moyens	$7.00 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus	18-19

Beurre—

Crèmerie	26-27
Ferme (dairy)	18-21

Saindoux—

En briques	.12
Seau (20)	$2.52
Caisse (5)	$7.80
Caisse (3)	$7.72

Fromage—

Nouveau	.16
Twins	.16½
Vieux	.20
Manitoba	13-14

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles vivantes—

Coq	.09
Poulet	.16
Dinde	.12
Canard	.12
Oie	.10

Alimentation—

Son (tonne)	$23
Gru	$25

Sucre—

Extra, garanti	$7.20

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$15
No 2	$14
No 3	$11
Sauvage, No 1	$11
Sauvage, No 2	$9
Sauvage, No 3	$8
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.50
Avoine cassée	$34
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$32

Fleur—

Best Patents	$5.80
Bakers	$5.30
Clears	$4.40
XXXX	$3.35
Avoine roulée, 80 liv	$2.60

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	96¼
No 2 nord	94¼
No 3 nord	89¼
No 4	81¼
No 1 Rejeté	90¼
No 2 Rejeté	88¼
No 1 (though)	84¾
No 2 (though)	83¾

Avoines—

No 2 C W	.39
No 3 C W	.37
Extra No 1 fourrage	.37
No 1 fourrage	.35½
No 2 fourrage	.34½

Orge—

No 3	.53
No 4	.49½
Rejeté	.42½
Fourrage	.42½

Lin—

No 1 N W C	146
No 2 C W	143

LE TIR FAUCHANT

M. Houllevigue décrit ainsi le "tir fauchant" qui exerce tant de ravages dans les rangs ennemis:

Le triomphe de notre tactique de tir, c'est son emploi contre des but mobiles et mal définis, comme sont des troupes en marche: l'ennemi sortant d'un bois, se présente à découvert; on voit à la lorgnette, entre 2,300 et 2,500 mètres, les uniformes réséda qui se faufilent à travers les orges; impossible de viser en détail, de tuer les hommes un par un; n'importe, ils y passeront tous.

Le capitaine commande: "Tir progressif. — Fauchez. — 2,200". Aussitôt la rafale s'abat sur le terrain occupé par l'ennemi; les shrapnells, éclatant à quelques mètres au-dessus du sol, l'arrosent de débris et de balles; l'opération s'effectue d'une façon rapide et méthodique, afin qu'aucune partie du terrain ne reste à l'abri; grâce à la parfaite stabilité de nos pièces, le tir peut être repéré si exactement que rien ne subsistera de l'ennemi s'il commet l'imprudence de se montrer à découvert.

Un mot suffira pour expliquer cette tactique inexorable que notre manuel de tir désigne sous le nom de "tir progressif avec fauchage"; dès qu'une pièce a tiré, le pointeur agit sur la manivelle de direction et le projectile suivant vient éclater à droite du premier, battant une zone de terrain que les balles du précédent avaient épargnée; nouveau déplacement en direction, nouveau projectile. Chaque canon bat ainsi une certaine zone de terrain en face de lui et les quatre pièces disposées en éventail, agissent simultanément, de telle sorte que, quelques secondes après le commandement, la batterie a fauché, avec ses douze shrapnells, une surface de terrain longue de 200 mètres et profonde de 100 à 150.

Mais un seul coup de faux ne peut pas suffire; en arrière de la première ligne peuvent s'avancer des réserves; enfin, on n'est pas sûr de la distance et les premiers obus ont été envoyés à 2,200 mètres, limite courte de la fourchette; les servants débouchent alors douze nouveaux projectiles pour 2,300 mètres, les pointeurs agissent sur la hausse et une nouvelle zone est battue en arrière de la première; encore un coup de faux à 2,400 mètres, un à 2,500, et c'est fini; en une demi minute 48 obus ont couvert d'éclats et de balles une surface de huit hectares, dans laquelle la présence de l'ennemi avait été signalée; et maintenant plus rien n'y bouge, c'est le calme du tombeau.

EN PROVINCE

ILE DES CHENES

Lundi dernier, le 6 septembre, la paroisse de l'Ile-des-Chênes avait la douleur de perdre un de ses plus anciens paroissiens, en la personne de M. Louis Saint-Pierre, décédé à l'âge de 45 ans.

Depuis onze mois, une terrible maladie le minait et le conduisait lentement mais sûrement au tombeau; aussi était-il préparé depuis longtemps et fit-il une mort vraiment exemplaire, après avoir reçu les derniers secours de l'Eglise.

Pendant les trente-quatre années qu'il habitât l'Ile-des-Chênes, il sut se faire estimer par ses nombreux voisins, qui lui rendirent un dernier témoignage de leur affection en venant tous assister à ses funérailles, malgré une pluie battante, mercredi matin.

Conduisaient la dépouille mortelle: son épouse et sa fille aînée, Mme F. Mondor, de Lorette, Man. Les porteurs étaient MM. Albert Hogue, Gaspard Dufault, Jean Proteau, Noé Dumaine, Maxime Beauchemin et Arthur Trudeau.

Parmi les nombreux assistants, nous avons remarqué: M. et Mme A. Hogue, de Saint-Vital, Man.; Mme C. Dufault, de Norwood; M. et Mme Jean Saint-Pierre, de Winnipeg. Ce dernier est le frère du regretté défunt.

Lui survivent, outre son épouse, sa fille, Mme F. Mondor, Napoléon, Philias, Eugénie, Honoré, Omer, et plusieurs autres en bas âge.

A la famille si éprouvée, nous offrons nos condoléances et nos plus sincères sympathies.

• • •

Notre curé, le Rév. P. Decelles, nous a quittés la semaine dernière pour cause de santé.

Pendant les quelques années qu'il passa au milieu de nous, nous avons su apprécier son zèle inlassable pour le bien de tous ses paroissiens. Aussi son départ n'a-t-il pas été sans nous attrister; mais nos meilleurs voeux l'accompagnent, surtout celui de l'amélioration de sa santé si chancelante.

Rose-Marie.

SAINT-EUSTACHE

La récolte de blé est toujours abondante ici, mais cette année elle surpasse toutes les prévisions. M. Chabot a eu une moyenne de 60 minots à l'acre dans une étendue de 18 acres. Il a aussi récolté 50 minots à l'acre dans une étendue de 36 acres.

• • •

M. F. Dom Trottier, expert artiste dans les ouvrages en marbre et en granit et représentant de la compagnie limitée Jos. Brunet, de Montréal, était en visite chez MM. A.-P. Lachance et Honoré Rivard. Dimanche dernier, M. Trottier est retourné à Saint-Boniface, où il a ouvert un bureau, rue Provencher.

• • •

Une bonne pluie est venue rafraîchir un peu la température, dimanche dernier. Cette pluie a fait chômer les équipes des machines à battre.

• • •

Nos écoles ont aussi fermé leurs portes lundi à l'occasion de la Fête du Travail.

• • •

Un bon nombre de personnes ont hâte que l'école ménagère d'Elie ouvre ses portes aux jeunes filles de la région. Quelqu'un a dit que c'est la première école de ce genre au Manitoba. Est-ce bien vrai?

• • •

Mère Sainte-Béatrice est allée faire un petit voyage à Elie la semaine dernière. Il s'agissait d'aller au-devant d'une nouvelle pensionnaire pour le couvent de Saint-Eustache. Le nombre des pensionnaires a diminué un peu cette année. Les bonnes soeurs pourraient en recevoir une quinzaine encore. Qui voudra venir bénéficier du bon air de notre campagne et de la solide éducation donnée par les religieuses Notre-Dame des Missions?

• • •

M. et Mme Emile Baudry ont eu la douleur de perdre le seul fils que Dieu leur avait donné. Que cette famille daigne accepter nos sympathies!

• • •

M. Jos. Lavoie a battu sa récolte de blé. Il ne lui reste plus qu'à la convertir en monnaie. C'est la première fois que M. Lavoie a la chance de battre son grain sans être dérangé par la pluie.

Les vers, par l'irritation qu'ils

• • •

Naissances

Le 29 août, Mme Jos. Lachance, née Eugénie Leclair, un fils baptisé Joseph-Auguste-René-Eusèbe. Parrain et marraine: Florent et Dorilda Lachance, frère et soeur de l'enfant.

Le 5 septembre, Mme Arthur Lachance, née Eva Baudry, un fils, baptisé Joseph-Arthur-Alcibiade. Parrain et marraine: Zéphirin et Flavie Lachance, frère et soeur de l'enfant.

Le 12 septembre, Mme Amédée Beaudin, née Clarinda Desjardins, un fils, baptisé Joseph-Domina-Léo. Parrain et marraine: M. Domina Beaudin et Mme Wenceslas Desjardins, grands-parents de l'enfant.

• • •

Cette semaine nous avons la visite des Soeurs de la Miséricorde, en tournée de quête. Soyons généreux, aidons à ces bonnes religieuses à soutenir cette belle oeuvre de "La Crèche".

Mimi Pinson.

ELIE

Nous avons eu une pluie de trois jours. Elle a fait du bien pour les feux, mais a bien retardé les battages.

• • •

M. le curé Sevigny était de passage ici par affaire pour sa terre louée à M. S. Besse.

• • •

Beaucoup de mariages s'annoncent pour cet automne.

• • •

Naissance

M. et Mme Alp. Bernardin ont l'honneur de faire part à leurs amis de la naissance d'une fille. Parrain: Gabriel Bernardin; marraine, Mariette Bernardin, cousin et tante de l'enfant.

Coquette.

BENARD

Le petit village de Bénard pourrait-il rester plus longtemps plongé dans l'ombre? Vraiment, moi qui a eu le plaisir d'y demeurer assez longtemps, je me demande comment il se fait que tant de plumes soient restées inertes envers ce joli coin de terre. Donc je me permets de donner quelques nouvelles de cette localité, ignorée de tant de lecteurs, et qui ne mérite pas de rester en arrière.

Commençons d'abord à parler de la récolte, puisque c'est le sujet actuel dans tous les villages. Ici, on dit qu'elle est excellente. Pour ma part, je ne puis affirmer ce fait, puisque je m'y connais si peu dans ces choses-là, mais je fais appel à un autre juge plus compétent, de vous donner des détails plus rassurants.

• • •

M. L. Brunelle, accompagné de son beau-père, M. Perreault, sont allés à Elie samedi dernier, prendre le dîner chez M. Lambert.

• • •

Mlle Dora Charpentier nous a quittés depuis quelques semaines pour retourner à Vassar, auprès de sa mère malade. Elle espère revenir sous peu.

• • •

Mlle Tétreault, de Sainte-Anne des Chênes, est ici en promenade chez sa soeur Mme F. Girard.

• • •

Nous avons le plaisir d'avoir parmi nous Mlle Dora Bernardin, d'Elie. Elle est enchantée de la place et espère pouvoir y séjourner quelques mois.

• • •

Mlle Marie-Louise Têtu est retournée à Saint-Eustache pour un repos de quelques mois.

• • •

Mlles Alice et Emilia Allaire étaient en promenade ici la semaine dernière.

• • •

L'ouverture des classes à l'école Bénard eut lieu le 30 août. Déjà vingt élèves d'inscrits. Leur institutrice se dit charmée de leurs bonnes dispositions et de leur zèle pour l'étude.

Fleur d'Exil.

PAPIER NOCTURNE...

Il n'y avait pas à dire... il se passait quelque chose...??

Jusqu'au 15 juillet, le village adorait son vieux curé...

Depuis le 15, on ne le salue plus... on l'évite... presque personne à l'église!

Voyons?... Il n'y a pas d'effet sans cause...?

La cause? c'est ce hideux, ce venimeux tract prussien qu'un sous-Boche qu'il connaît bien, mal naturalisé, a passé la nuit sous toutes les portes, **excepté sous la sienne.**

Il est idiot, crétin, ce tract!..

Le dernier gosse du certificat d'études sait que c'est l'Autriche qui a déclaré la guerre à la Serbie; puis l'Allemagne à la Russie et à la France... **Qu'est-ce que les curés ont à faire là-dedans?**

Tout le monde sait que c'est la Chambre des députés et le Sénat qui ont décidé à l'unanimité de résister par tous les moyens à la ruée allemande... **La Chambre et le Sénat sont-ils composés de curés?**

Mais la camelote prend quand même!

Décidément, le vieux Voltaire a raison: "**Mentez! mentez!.. il en restera toujours quelque chose!**"

Il en reste ça: toute sa paroisse lui échappe!

• • •

Pendant que, le long de l'étroit sentier, le brave curé monologue en broyant son noir, tout à coup le père Coufflot, débouche, le rateau sur l'épaule...

Le père Coufflot ne salue pas. Or, il est marguillier depuis quelque trente-cinq ans!

Aussi le curé se plante carrément devant lui:

—Voyons, père Coufflot, s'agit de s'expliquer!

C'est précisément ce que Coufflot ne veut pas.

—Pourquoi ne me saluez-vous pas?

—Je ne suis pas obligé de vous saluer!

—Mais vous le faisiez auparavant? Nous ne sommes plus amis, c'est entendu! Mais que je sache au moins pourquoi!

Alors Coufflot lève son rateau, puis d'une voix sourde, mais solennelle:

—C'est vous autres, les curés, qui avez fait déclarer la guerre!!

• • •

Le curé reçoit ça en pleine poitrine... comme un paquet d'ordures.

Il s'est battu en 70... il a même le ruban vert et noir; un de ses petits-neveux vient d'être tué à Carency; un autre risque sa peau tous les jours dans les alpins... lui-même ne vit que de communiqué en communiqué; ce matin, il a porté au percepteur trois pauvres louis, toutes ses économies...

Pourtant, il ne bouge pas... c'est tellement trop gros... absolument comme si on l'accusait l'avoir volé la tour Eiffel! Il se résigne même à prendre la chose du bon côté.

—C'est vrai, père Coufflot... tristement vrai ce que vous dites! Ah! les curés!... Mais moi, personnellement, je n'y suis pour rien!...

—...............??

—Et si vous saviez tout, père Coufflot!

—Il y a encore autre chose! ?

Le curé regarde à droite, à gauche, d'un oeil méfiant:

—Père Coufflot! savez-vous garder un secret?

—Oui...

—Eh bien...? l'or?

—L'or? ?

—Oui, l'or? Ce sont les curés qui raflent tout!... tout!... Vous entendez?

Mais la Banque de France?

—... La Banque? pleine de Jésuites, qui, jour et nuit, les manches retroussées chargent à pleines pelles des trains d'or! les envoient au Pape, qui les expédie à Guillaume!.. Que dis-je!.. **Guillaume vient même les chercher,** père Coufflot!... je vous le confie tout bas... Guillaume? il a circulé en France déguisé en nourrice.. .il a dîné, à Paris, chez le nonce du Pape!..

—Je croyais qu'il n'y en avait plus?...

—Ca ne fait rien!... je sais même ce qu'ils ont mangé... Ah! c'est terrible!...

• • •

Le bras du père Coufflot lâche le rateau; le curé continue d'une voix haletante:

—Nos églises sont bétonnées... il y a une poudrière à Notre-Dame!... des canons au Sacré-Coeur et à Fourvière!... des mitrailleuses **partout!**... on en a mis une ici, au presbytère!...

—Au presbytère!!

—Tel que je vous le dis!... je vous la montrerai.. .elle est encore dans son étui... La nuit dernière, un Capucin a même agrafé une bombe d'aéroplane dans la queue du coq!... Effrayant!..

—Pourquoi un Capucin?...

—C'est plus commode... Vous comprenez? Ils ont les pieds nus?

• • •

Coufflot bave d'effroi:

—Mais enfin, nous avons pourtant un gouvernement!...

—Erreur!.. père Coufflot... il n'y a plus de gouvernement!..

—Poincaré?...

—Les Jésuites l'ont étouffé...

—Etouffé!...

—Oui, dans de l'eau bénite...

—Et Briand?

—Briand aussi... dans de l'eau de Lourdes!...

—Et Hervé ne hurle pas ça au au peuple?...

—Hervé n'existe plus... On l'a étouffé le premier avec des scapulaires...

—Mais les autres journaux?...

—Les journaux sont aux mains des Jésuites... La Congrégation est partout!... Parlons bas... Pschtt!... Il me semble que?...

—Il me semble que vous vous f...tez rudement de moi!... s'écrie enfin le père Coufflot qui se ressaisit.

Alors le curé éclate de rire:

—Comme vous de moi!...

• • •

Puis, très sérieusement, avec un grand accent de reproche:

—Vous ne me croyez pas, père Coufflot, et vous avez raison: je vous disais des stupidités. Mais alors comment vous, un homme sérieux, pouvez-vous croire, même une seconde, que nous, vos prêtres, vos camarades au régiment... nous qui faisons par milliers le coup de feu dans la tranchée... nous qui baptisons vos enfants, marions vos filles... nous que vous appelez à votre lit de mort!... nous, vos meilleurs amis!... nous, les Français de toujours!... nous que les Allemands ont fusillés avec un si spécial plaisir!... comment pouvez-vous penser que nous sommes les auteurs de la guerre!...

Coufflot baisse un peu la tête.

Le curé continue:

—Vous ne voyez donc pas que ces tracts hypocrites empoisonnent le Prussien!... Ce sont des espions qui les distribuent la nuit, **pour nous diviser.** Ils n'oseraient jamais les offrir en plein jour à Paris, ou dans n'importe quelle ville intelligente. Ils savent bien qu'ils seraient rossés et coffrés instantanément... Alors ils viennent ici, au village, parce qu'ils espèrent que **ça prendra mieux. En d'autres termes, ils vous traitent comme des imbéciles!**...

—Ah mais!... ah mais!... s'écrie le père Coufflot, en se redressant.

—Trouvez-moi un autre mot?..

Perplexe, Coufflot ramasse le rateau, tend la main à son curé, et s'en va, vexé.

Il s'en va, Coufflot... il s'en va en silence...

Mais le curé a bien nettement l'impression que la réponse a porté... qu'il ne faudrait pas qu'on lui fasse encore le coup du tract.. Cette fois, le Prussien en serait pour son papier nocturne.

Coufflot a la comprenoire dure parce qu'il est simple et droit.

Il ne croit pas qu'on puisse aussi impudemment mentir...

Mais quand il a compris, c'est pour longtemps.

Et même, si le bonhomme lui tombait sous la main, la peau lui en cuirait sûrement!

Car, bien qu'il ait 75 ans, le père Coufflot n'aime pas qu'on s'offre sa figure, surtout quand c'est un sale Boche!...

Pierre l'Ermite.

BONNE EDUCATION

Du Nationaliste

La politesse en famille est obligatoire. Il serait illogique de n'être poli qu'avec des inconnus ou des indifférents, d'avoir pour eux des attentions qu'on omettrait de témoigner aux membres de sa famille.

La politesse en famille n'a pas le même caractère que la politesse dans le monde. Elle est plus intime, plus affectueuse, mais elle n'est pas moins correcte.

Il ne faut pas, sous prétexte de familiarité et de vie commune, qu'il se glisse du relâchement et du sans-gêne dans l'attitude des enfants à l'égard de leurs parents. Les enfants doivent manifester leur gratitude pour la plus légère marque d'obligeance dont on les favorise. Ils diront toujours merci lorsqu'on leur remettra un objet ou lorsqu'on leur évitera une peine.

Beaucoup d'enfants oublient de le faire et l'on dirait qu'ils considèrent ce petit service comme l'acquittement, par leurs parents, d'une dette envers eux.

C'est surtout vis-à-vis de leur mère qu'ils doivent se montrer attentionnés. Ils lui témoignent, en outre de la tendresse filiale, les égards réservés à l'étrangère la plus vénérable.

Devant elle, ils n'emploieront que des termes décents, éviteront la colère, les mouvements d'impatience et en général, tout ce qui lui serait désagréable. Ils ne fumeront pas dans les pièces où elle a coutume de se tenir et particulièrement dans le salon, pas plus qu'ils ne siffleront, fermeront bruyamment les portes ou feront un tapage quelconque, de nature à la déranger dans ses occupations ou dans son repos.

Les enfants ne doivent pas écouter les conversations tenues à côté d'eux par leurs parents ou par les étrangers, sans y être spécialement invités ou autorisés. Il leur est surtout interdit d'y prendre part et de répéter ce qu'ils ont entendu, lorsqu'ils ont surpris quelques phrases prononcées en leur présence.

Les enfants doivent être prévenants pour leurs parents, c'est-à-dire leur éviter des efforts pénibles ou des fatigues. Les fillettes, dès le premier âge, sauront qu'elles ont à se rendre utiles dans les soins de la maison. Elles aideront leur maman, et plus tard quand elles seront des jeunes filles, puis des femmes, elles multiplieront les égards, se montreront subtiles à satisfaire leurs désirs, les accompagneront dans leurs courses et s'efforceront d'égayer leur solitude.

Si les enfants mariés reçoivent chez eux leurs parents, ils leur réserveront toujours les premières places, les meilleures chambres et les attentions les plus délicates. Toutefois, si les parents se trouvent chez leurs enfants lorsque ceux-ci reçoivent des hôtes étrangers, les devoirs de l'hospitalité sont partagés par tous les membres de la famille.

Par conséquent, plutôt qu'à sa mère, le fils offrira le bras à l'invitée la plus considérable par l'âge ou par la situation.

Il serait de très mauvais goût, par exemple, pour un fils, dont la mère est âgée ou d'une situation modeste, de lui réserver avec affectation tous les honneurs du service. Au lieu de faire ressortir son respect filial, il montrerait ainsi très nettement qu'il méconnaît les règles et les devoirs de l'hospitalité.

(Extrait de Savoir-Vivre et Usages Mondains par la Comtesse de Geneé).

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté — *No 1*

Chapitre Premier

A Mlle Léonce Dureuilles,
17, plaine Monceau,
Paris.

Cabourg, Villa des Cocotiers.

Ma chère!

Je t'écris d'une main toute frémissante d'avoir tenu l'épée...

Je viens de faire une exécution capitale.

J'ai mis ma septième bonne à la porte!

A qui le tour?... Je suis on ne peut plus en veine!...

Naturellement, tu devines pourquoi je t'écris: il **faut** que tu me trouves une autre femme de chambre, et tout de suite!... une parfaite!... Je n'ai plus envie de risquer un effort à me coiffer toute seule, ou une congestion double à boutonner mes bottines!.

Donc, si tu es une amie, — et je le crois, — prends le large et ta bicyclette, ou saute dans une voiture, pars en campagne... cours rue Duguay Trouin... rue de Vaugirard, 233... rue Lafayette... rue de Clichy.. Crève tous les chevaux que tu voudras... mais ne t'arrête qu'après avoir trouvé la **perle**!...

Je la veux: gaie, gentille, jeune, brune, distinguée, pas curieuse, dévouée... jusqu'à l'indiscrétion exclusivement: à la rigueur elle peut me voler — pas trop! Autant que possible, pas d'église!... Pourtant, si elle est parfaite d'autre part, je fermerai les yeux, le dimanche, pour la Messe de six heures, à la condition qu'elle n'y contracte pas des airs exterminés et n'empoisonne **pas** l'encens au retour... tu saisis la nuance de la chose?...

Cette petite ficelle de Juliette faisait admirablement mon affaire: seulement, figure-toi que je l'ai rencontrée aux Courses avec mon dernier chapeau et un cuirassier!

Le cuirassier.... cela m'est égal... mais mon chapeau!...

Tu vois ma stupéfaction d'ici!

Ce brave Léopold du faubourg Saint-Honoré m'avait affirmé ne répéter **jamais** mon modèle pour une autre cliente; j'étais donc sûre d'avoir un chapeau à moi, pour moi; de ne pas courir le risque de me voir confondre avec les bourgeoises à 4 fr. 50 ou 10 fr. 90.

Ce jour-là, j'étais indécise: ciel gris, baromètre au variable... bref, je pars avec mon numéro "**deux**" et la victoria pour faire des courses.

En route, le ciel se déchire; j'aperçois un coin de bleu assez grand pour y tailler une culotte de hussard... je dis à Baptiste de tourner bride, et de filer grand trot vers le pesage.

Ma chère, je n'étais pas descendue, que je vois devant moi une petite personne, fort bien, ma foi!... elle me tournait le dos, et portait un chapeau absolument pareil au mien... au fameux numéro **un** que je n'avais osé sortir.

Tu penses, étant derrière, je ne me gêne pas pour mettre le nez dessus; j'examine le feutre, la coupe, les coques...

Tout pareil!!... c'était bien la jolie petite chose, riche, aérienne, ravissante, qui, sur mes cheveux noirs, produit l'effet que tu sais.. Tu vois... je suis toujours aussi modeste! Enfin, les glaces ne sont pas là pour enfiler des perles!

Donc, je te le répète: le chapeau était tout pareil. .

Ah! ce coquin de Léopold, qui me fait payer deux cent cinquante francs une doublure! Et déjà, en imagination, je voyais la petite lettre très verte que j'allais lui tourner.

Pourtant, je veux me donner la satisfaction de regarder bien en face la personne qui montre un si bon goût... je la dépasse, très curieuse de savoir si la tête est en rapport avec le chapeau... Stupéfaction!... Que vois-je?.. Cette petite coquine de Juliette!!...

Ah! ça n'a pas été long... elle n'est même pas revenue à l'appartement. Après, je l'ai presque regrettée... Parfaite... cette petite femme de chambre!... mais d'une force!... Enfin, c'est fait.

D'ailleurs, je traverse depuis quinze jours une phase d'énervement inouï!...

Figure-toi, ma chère, que... je te le donne en cent... en mille.. dix mille!... ou plutôt non, car, vois-tu, mon pauvre chou, jamais tu ne devineras.. Veux-tu le savoir?... **Nous quittons Paris!**... Et pour aller nous "**empotironner**" dans un trou: le Val d'Api! Connais-tu ce terrier-là? Rien du Val André!...

Que de catastrophes. Hein...? dans ces trois mots: "**Nous quittons Paris!!**" La ville des rêves... le paradis des femmes... la patrie des grands magasins... le seul endroit où l'on ait du goût à s'habiller... où l'on s'habille avec goût... où l'on sache manger!...

Ainsi, nous arrivons de voyage, la cuisine suisse est une entreprise de maçonnerie; l'Italie est enchoucroutée: l'Espagne ne vous prend pas en traître: le filet de boeuf s'y appelle **carne de vaca!**

Paris, je te le répète... il n'y a que Paris pour **tout!**... Adieu, les petites séances de quatre heures chez Chiboust où l'on croquait de si délicieux **Huntley!**.. Adieu, l'asphalte sacré qui va de l'Opéra à la Madeleine!... Adieu, les soirées aux Français, et les mille délicieux petits potins savourés, le nez dans la tasse des **Five o'clock.**

Tout cela fini!... perdu!! évanoui!!!...

Et pour gagner de l'argent!...

Je t'entends d'ici, ma grande chérie: "Mais vous en avez de l'argent... et à remuer à la pelle!..."

—Oui, mais il paraît, dit père, que ça ne suffit plus... Les temps sont durs et les haricots sont chers!... Le cinq est devenu du deux et demi!.. **Le Français**, que j'aime comme individu, mais que je déteste comme peuple, taquine et exaspère son gouvernement...

Conclusion: il faut doubler **le** capital; et, pour ce faire, ma famille se lance dans une grosse affaire industrielle... des cuirs pour wagons et des souliers!... je ne sais pas trop... mais il paraît que c'est l'Alaska!.. et papa est absolument toqué de l'idée.

—Et tu ne t'es pas révoltée, me diras-tu encore?

Ah! Je te crois... j'ai fait dix révolutions depuis deux mois! Battue à plate couture!!!

Mes parents tiennent l'argent et le tiennent bien. On me le jette à profusion pour mes dépenses; mais les traîtres me refusent un sou de capital? Alors quoi?... Ils payent... donc je dois les suivre!...

Une toute petite espérance, pourtant, brille; telle une lampe de sanctuaire dans l'immense nef enténébrée de mon coeur, comme dirait Confucius! Espérance à laquelle je me rattache, comme le naufragé affolé se cramponne... au brin d'herbe!...

Les habitants du Val d'Api sont-ils d'irréductibles crétins oui ou non?... tout est là.

Je m'explique: Nos usines ne seront construites dans la Vallée que si la commune accepte d'abord la création d'ateliers spéciaux pour le chemin de fer. Bien que tu ne sois pas "du bâtiment" tu comprendras avec facilité que les auteurs de mes jours sont trop pratiques pour créer une industrie dans un pays dénué de moyens suffisants de communication. Ces moyens, la Compagnie du Nord les fournit sans discussion, si le Val d'Api accepte ces ateliers.

Or, il paraît que les conseillers municipaux de cet affreux trou sont tellement... de leur pays, qu'ils font des difficultés pour donner leur consentement!.... Leurs hésitations me feront gagner un an: d'ici-là... je suis mariée!

Donc, ma loute chérie, sauve-moi... sois le Terre-Neuve de ton Alberte!.. Avec une bonne, trouve-moi un mari, un blond, mais vite! **Je vous en aurai à tous deux** une reconnaissance acharnée, et vous délivrerai dans mon coeur une concession à perpétuité!

Entendu: une bonne et un mari, ou un mari et une bonne: Va.. cours... vole... et nous venge!!!...

Je t'embrasse, chérie, affectueusement.

Alberte.

Chapitre II

A Mlle Jeanne de la Ferlandière,
La Ferlandière, par le Val d'Api,
France.

A bord de l'Eglantine.

Ma bonne grande,

C'est moi... Encore!...

Oh! ne me remercie pas, je t'écris, vois-tu, **parce qu'il faut que je t'écrive.**

J'ai le coeur plein à déborder..

Je voudrais t'avoir là, bien à côté de moi, mon bras sous le tien, nous causerions sans parler, en regardant au loin la mer bleuir sous le ciel éclatant. Nous formerions un beau tableau, quelque chose, tu sais, comme celui du Louvre: **Sainte Monique et saint Augustin**... avec cette différence pourtant: ils regardent toujours en haut, et toutes deux nous aurions beaucoup de peine à ne pas baisser quelquefois les yeux sur l'oeuvre merveilleuse du vertigineux Artiste.

Oh! que c'est beau! Jeanne, ce que je vois en t'écrivant, et que Dieu est infiniment grand!...

Je vais t'étonner, et tu vas me croire une petite compliquée, mais il y a des moments où, devant toutes ces splendeurs, j'éprouve, mais là tout naturelle-

EN MARGE DE BARRÈS

(Le **Devoir**)

Si Maurice Barrès pouvait voir cela!... Sur combien de lèvres, depuis trois ans, cette exclamation n'est-elle pas venue se poser? Car, seule, la plume du grand écrivain, de l'annaliste de la terre et des morts d'Alsace-Lorraine, pourrait donner à la lutte qui se poursuit dans l'Ontario sa couleur et son dessin vrais.

L'homme qui a si magnifiquement écrit: "**Sur le territoire de Metz et de Strasbourg, l'Allemagne, plus cruelle que les peuples orientaux qui coupent les oliviers et comblent les puits, tend à réaliser son rêve de destruction. — Elle supprime la pensée française dans le cerveau des petits enfants; elle ensevelit sous des mots et des idées d'Allemagne, comme une source vive sous des fascines, une sensibilité qui depuis des siècles alimentait cette race et que ces enfants avaient reçue de leurs pères**"; cet homme-là comprendrait toute l'horreur de la politique qui veut, comme en Alsace, supprimer "**la pensée française dans le cerveau des petits enfants**"; il comprendrait toute la noblesse, et la souveraine beauté de la résistance qu'opposent aux tyrans les Canadiens-français de l'Ontario.

Et parmi ceux qui luttent, il aurait tôt fait de retrouver les frères et les pareils de ceux qui maintinrent l'âme et l'esprit de l'Alsace. Les petites institutrices qui risquent leur avenir professionnel pour la défense du français ne sont-elles pas les soeurs héroïques de Colette Baudoche? Et les modestes femmes qui attisent, dans les familles franco-ontariennes le feu sacré, sont-elles indignes des **Dames de Metz?** Les prêtres de là-bas, toujours au premier rang de la bataille, ne sont-ils pas les authentiques frères d'armes des Collin et des Wetterlé? Et tous ensemble, prêtres et laïques, pères de famille, instituteurs et institutrices, ne portent-ils pas à un degré magnifique ce qu'il appelait lui-même, dans la préface de **Colette Baudoche: "le signe d'une humanité supérieure: la volonté de ne pas subir, la volonté de n'accepter que ce qui s'accorde avec leur sentiment intérieur**"? Ne continuent-ils pas, suivant son expression encore, "**d'ajouter au capital cornélien**" de notre race?

Et de quelles scènes, de quels épisodes tour à tour gracieux ou tragiques, est marquée toute cette lutte? Songez à ce que deviendrait sous la plume évocatrice de Barrès le duel entre les représentant du ministère de l'Instruction publique et les institutrices, l'arrivée des inspecteurs intrus, la sortie des élèves, l'intervention des braves commissaires d'écoles... Entendez-vous, raconté par Barrès, le mot de la petite religieuse à l'inspecteur anglo-protestant, qui venait de voir disparaître tous les élèves des classes supérieures: "**Désirez-vous visiter mes benjamins, Monsieur l'Inspecteur? — A quoi bon? Ils vont tout mettre sens dessus dessous. — Oh! non, Monsieur l'Inspecteur, vous allez voir comme ils sont bien élevés et comme ils vont sortir gentiment.**" Voyez-vous ce que Barrès ferait de la scène de Haileybury, des petits écoliers qui, sautant par les fenêtres pour protester contre l'intrusion de l'inspecteur anglais, s'en vont, sac au dos, au pas gymnastique, chanter l'hymne national sous le balcon du grand évêque patriote, Mgr Latulippe?

Et quelle fresque il brosserait avec cette ouverture de l'école Guigues, mercredi: le président de la Commission élue, de vénérables prêtres, le président du Sénat, mêlés aux pères et aux mères de famille et aux petits enfants, pour donner à tous, par leur parole et par l'exemple le plus déterminé, une haute leçon de courage et d'énergie patriotique.

Barrès a-t-il jamais du reste raconté, ou imaginé, un épisode plus pathétique, dans son très modeste cadre, que celui de la vieille soeur converse de Windsor refusant de se laisser endormir pour une opération douloureuse, afin d'offrir, pour le salut de la langue française, toutes ses souffrances?

Ah! quel livre ferait, avec cette riche et douloureuse matière, l'historien des "tumultes français" et des résistances alsaciennes!

• • •

Mais quelle poignante déception aussi éprouverait le grand écrivain, s'il pouvait un instant détourner sa pensée de l'effroyable drame qui se poursuit sur le sol français et voir ce qui se passe présentement chez nous!

Il écrivait, il n'y a pas trois semaines: "**Une des questions essentielles là-bas** (au Canada), **est celle des langues, des religions et des races. Le problème franco-anglais est au fond de presque toutes leurs difficultés. Cette guerre des Alliés est pour le Canada la manière LA PLUS EFFICACE de résoudre ses problèmes intérieurs**..."

M. Maurice Barrès raisonnait en civilisé: il lui semblait impossible que Canadiens-français et Anglo-Canadiens, mêlant leur sang sur les champs de bataille pour "**la défense des petites nationalités**" et le "**respect des traités**", ne dussent pas logiquement commencer par reconnaître chez eux le droit à la vie de leur deux nationalités et le caractère sacré du traité qui fut signé par leurs pères. M. Maurice Barrès, hélas! ne connaît que les Boches d'outre-Atlantique...

Lorsque la guerre lui permettra d'aller aux sources et de se renseigner de première main sur les affaires du Canada, il apprendra cette chose invraisemblable et trop vraie que, pas un instant, depuis le début de la guerre, le gouvernement de l'Ontario ne paraît avoir songé à desserrer l'étau avec lequel il essaie d'étrangler la minorité, qu'il a tenté au contraire de lui donner de nouveaux tours de vis; que la plupart des champions du droit... en Europe sont absolument indifférents au crime qui se commet sous leurs yeux et que nombre d'entre eux y applaudissent très haut; que certains ont effrontément voulu se servir de la guerre pour étouffer la voix des victimes et que, six mois après notre intervention en Europe, les hommes les plus éminents du clergé canadien-français le vénérable Cardinal-Archevêque de Québec et l'éminent Archevêque de Montréal en tête, l'Assemblée Législative de Québec tout entière, des représentants de tous les partis, l'Université Laval elle-même étaient obligés d'élever la voix pour réclamer justice. Inutilement d'ailleurs!

Il y a dans l'Ontario, à l'heure actuelle, pour invraisemblable que cela puisse paraître à M. Barrès, des enfants dont les frères risquent leur vie sur les champs de bataille des Flandres et qui n'apprennent convenablement le français qu'en violation directe des règlements du gouvernement ontarien; et nous avons pu voir de nos yeux ce double et instructif spectacle, qui prouverait à M. Barrès que, s'il nous fallait attendre de la guerre des Alliés la solution de nos problèmes intérieurs, nous risquerions d'attendre très longtemps M. Belcourt, sénateur, partisan loyal de l'intervention du Canada dans la guerre, faisant un discours au Parc Sohmer pour inviter ses compatriotes à s'enrôler et obligé, quelques semaines après, de solliciter pour la défense de la "civilisation française", l'appui de tous les hommes de coeur, se faisant dire, quelques semaines plus tard encore que les Canadiens-français de cette province n'ont pas le droit de faire enseigner le français à leurs enfants, dans leurs propres écoles; M. Landry, président du Sénat, père du colonel Landry, qui commande l'une des brigades du corps expéditionnaire, forcé, à soixante-dix ans tout près, de parcourir les villages et les campagnes de l'Ontario pour organiser la défense de la minorité, et s'écriant: **Le temps est venu de savoir si la Confédération fut un pacte ou un piège d'infamie!... Nos enfants doivent avoir d'autres droits que celui de se faire tuer pour l'Empire**...

• • •

Nous souhaitons de tout coeur que la guerre élargisse les horizons de nos hommes politiques et qu'ils apprennent à transporter ici les principes pour lesquels ils affirment se battre là-bas; mais les événements nous enseignent, avec une trop brutale éloquence, qu'en attendant cette évolution spirituelle, le seul moyen de faire respecter notre droit, c'est de le défendre, et là même où il est attaqué. A cette besogne nécessaire peuvent d'ailleurs collaborer tous les hommes de coeur, quel que soit leur avis sur les problèmes que soulève la participation du Canada à la guerre.

Il suffit qu'avec Barrès lui-même, ils ne croient pas qu'on ait le droit, pour annuler un peuple, de jeter "**une formule insolente sur des siècles d'histoire et un vocabulaire sur des consciences**"; il suffit qu'ils aient le respect du droit et de la justice et que, comme Barrès encore, ils veuillent que leur "**main débile aide à soutenir le ciseau qui, le long des siècles, grave sur le temps de Mémoire la suite illimitée des beaux titres de leur patrie.**"

Omer Héroux.

S'ILS CESSENT LEUR GUERRE DE PIRATES C'EST FAUTE DE SOUS-MARINS

Paris, 8. — Il devient évident que la principale raison qu'ont eue les Allemands pour manifester l'intention d'abandonner leur guerre sous-marine est leurs pertes énormes en sous-marins. On affirme, de source digne de foi, que cinquante-quatre "U" ont été détruits.

On a récemment célébré en Angleterre, par un banquet, la destruction du cinquantième sous-marin allemand.

• • •

Washington, 8. — Il y a trois semaines, la marine anglaise seule, sans compter les forces de mer de France et d'Italie, avait détruit ou capturé quarante-deux sous-marins allemands. Cette information est contenue dans une lettre personnelle du maréchal sir John French, commandant en chef des armées anglaises en Flandre, à l'un des hommes les mieux connus d'Amérique, et l'un des plus vieux amis de sir John French. Il dit, dans sa lettre, que l'Allemagne a perdu au moins cinquante sous-marins depuis le début de la guerre.

Les contre-torpilleurs français comptent à leur actif la destruction de plusieurs sous-marins et l'Italie en aurait coulé un ou deux. Le nombre des sous-marins perdus mentionnés dans la lettre de sir John French est inférieur seulement de deux au nombre des sous-marins construits ou en construction au 1er juillet 1914, comme il apparaît dans le Bulletin officiel de la marine américaine. C'était un mois avant la déclaration de guerre.

Aussitôt après, l'Allemagne poussa à fond la construction de ses sous-marins, augmentant leur tonnage et améliorant leur machinerie. En Amérique, il faut environ deux ans pour construire un sous-marin. Mais on estime qu'en changeant les équipes d'ouvriers toutes les trois heures, un bateau peut être construit en neuf mois. Ce minimum est lui-même sujet à réduction. On considère donc comme acquis que l'Allemagne a mis à flot de nouveaux sous-marins depuis le début de la guerre.

La nouvelle que cinquante sous-marins allemands ont été coulés expliquerait, en grande partie, le changement d'attitude radical des Allemands au sujet de cette phase de la guerre. Récemment, des articles spéciaux parurent dans les journaux allemands, prévenant la population qu'elle ne devait pas attendre de trop grands résultats de la campagne sous-marine.

Ces articles inspirés semblaient destinés à préparer l'esprit public aux concessions que le gouvernement avait décidé de faire aux Etats-Unis. Mais ils semblent avoir eu pour effet d'amortir le coup porté à la nation, par l'aveu final des pertes subies par la flotte sous-marine allemande.

Londres, 8. — Une nouveauté dans la guerre sous-marine est signalée par une dépêche d'Athènes au "Star". On dit qu'un sous-marin anglais, après avoir franchi le golfe d'Ismid, mit à terre une petite troupe qui devait dynamiter le pont du chemin de fer de Gebize, à cinquante kilomètres de Constantinople. La ligne ferrée allant de Haidar-Pasha et Ismid est la principale voie de communication entre Constantinople et l'Asie-Mineure.

La dépêche ajoute que, quoique l'expédition n'ait pas eu un succès complet, la petite troupe anglaise a réussi à détruire une partie du pont, tuant les soldats turcs qui le gardaient et put retourner, sans perte, à bord du sous-marin.

Pendant que le monde se demande s'il est possible aux sous-marins de traverser l'océan Atlantique sans être accompagnés d'un navire portant leurs approvisionnements, M. Charles M. Schwab, de la Bethlehem Steel Company, a construit dix de ces sous-marins et les a envoyés aux Dardanelles et en Angleterre, sans escorte, et par leurs propres moyens.

Quelque remarquable que soit le fait, il faut souligner que pas une once de combustible ou de provisions n'a été demandée par aucun des navires.

On sait ici, que cinq de ces sous-marins coopèrent avec la flotte alliée, aux Dardanelles et que les cinq autres sont en service en vue de l'île d'Héligoland, où la flotte allemande s'est réfugiée dès le début de la guerre.

La construction de ces sous-marins a été gardée si secrète, que les espions allemands ont été incapables d'obtenir aucune information sur ce qui se passait dans les ateliers. Quand l'amirauté anglaise eut été prévenue que les sous-marins étaient prêts à traverser l'océan, elle envoya des équipages au Canada où ils prirent possession des navires et se mirent en route.

Les officiers anglais et les équipages avaient été informés exactement de la manière de les conduirent. Ils obéirent aux instructions, à la lettre, et le résultat prouve que, ni dans la construction, ni dans la conduite en mer des sous-marins, il n'y eut la plus petite erreur de calcul.

LE FRANCAIS TELS QU'ILS LE PARLENT

Deux sous-officiers allemands se rencontrent boulevard Anspach, à Bruxelles.

—Comment ça va, demande l'un?

—Pas trop bien, répond l'autre. Je ne connais pas un mot de français et j'ai beaucoup de peine à me faire comprendre. Et toi, comment t'en tires-tu?

—C'est bien simple, répond le polyglotte. Dès que j'ai mon billet de logement, je demande **Madame** ou **Mossièh**. Je sors ma montre de ma poche. Je montre 6 heures et je dis: **Mangche!** Madame incline la tête et dit: **Wui Mossièh!** Puis je montre 9 heures et je dis: **Mangsche!** Madame s'incline encore en disant: **Wui Mossièh.** Puis je regarde Madame avec gravité et, lui montrant 12 heures sur ma montre, je lui dis: **Mangsche!** Alors elle dit: **Wui Mossièh.** Cela veut dire qu'à ces heures-là je veux manger.

Enfin, avec mes doigts, je fais tout le tour du cadran, je regarde Monsieur et je lui dis: **Boahr.** Et toute la journée j'ai du vin.

ment, le désir, presque la soif de la mort...

Il me semble que mon âme arrive à ce moment qui doit être unique dans la vie, où notre être tout entier atteint sa limite **extrême** d'idéale jouissance; et, comme Pierre sur le Thabor, j'ai l'ennui, la tristesse, la frayeur de redescendre...

Je t'écris de ma cabine blanche et rose, les couleurs du sourire.

La mer caresse d'azur et d'émeraude les flancs laqués blanc et or de notre yacht; et la berceuse immense qu'elle murmure assoupit sans que l'on songe à s'en défendre... estompe la pensée... et remplit le cerveau de rêveries faites de paillettes et de rayons, de sourires et de soleil, de contrastes et de souvenirs, de regrets et d'espérances, de beauté et d'insatiable tendresse!...

Oui... je te voudrais là, bien à côté de moi, à l'arrière, bercée au bruit haletant que fait la cascade argentée, soulevée par l'hélice; il me semble que toutes ces choses auraient encore une idéale beauté de plus, si j'avais la certitude, cet hiver, d'en retrouver le souvenir au fond de tes yeux d'amie... presque dans ton âme!

Maintenant... il me semble que je comprends mieux ton frère... Moi aussi, les visions de la nature me rendent grave, presque triste. Combien de regards ont vu ce que je vois, aimé ce que j'aime, admiré ce que j'admire, et se sont ensuite fermés à tout jamais sur ces beautés!...

Là-haut, se sont-ils ouverts sur des splendeurs qui ne passeront pas...? Oh! l'angoissante question!... Te rappelles-tu la jolie romance que tu m'accompagnais l'année dernière, au Val...?

Ici-bas, tous les lilas meurent;
Les chants des oiseaux sont courts,
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours... toujours...
Moi aussi je rêve aux beautés qui demeurent... toujours!
Malheureusement...!
... Le monde est ainsi fait, loi suprême et funeste,
Comme l'ombre d'un songe, au bout de peu d'instants,
Ce qui charme s'en va; ce qui peine... nous reste!
La rose vit une heure, et le cyprès... cent ans!

Je t'entends d'ici: "Oh! cette Odile, comme l'Italie l'exalte!.." Mais, songe, ma chère: je me défie d'une certaine vivacité de sentiments dans un cadre factice des choses, et je me souviens très bien de certaine piété discutable, éclose en moi au chant de certains cantiques... plus discutables encore!

Mais ici, je suis en présence de la réalité des choses; et c'est devant les flots bleus, sous le ciel rayonnant de lumières et de splendeurs, toute baignée de clarté, d'harmonies et de parfums... que moi aussi, pauvre toute petite, je balbutie ma misérable prière, perdue dans l'hymne immense qui monte de la créature vers le Créateur.

Au retour, je te montrerai mes dessins, mes aquarelles, mes photographies; mais ce que je ne pourrai t'apporter... te faire ressentir... c'est le radieux soleil, le grand bruit de la mer, les mélodies du vent dans les arbres de la côte. Ce voyage a perfectionné tout mon être; je vois, j'entends, j'éprouve pour la première fois mille choses imprévues. L'inconnu est sans secrets; l'infini a des limites douces et faciles à atteindre...

Et tout cela va finir!... Encore une page écrite dans ma vie; quelques milles, quelques heures et nous sommes à Nice, puis Marseille... Paris!... Le feuillet bleu se tourne sur le feuillet gris.

Paris! si tu savais comme l'évocation de cette haine détonne dans le décor où je t'écris... quelque chose comme l'air lointain du Bal de l'Hôtel de Ville entendu au milieu d'une rêverie de Saint-Saëns... un tapis du Louvre sur le ciel bleu... un hurlement de camelot: **Paris-Sport!** éclatant dans le concert auguste de la nature immense et tranquille...

Heureusement, je brûle la capitale: "Pour vivre heureux, vivons cachés!" Et dans huit jours, je serai au Val d'Api, blottie au coin de ton amitié: le soleil du coeur après celui de la nature!

Dis à Marie de tout préparer chez nous, d'ouvrir, d'aérer, d'enlever les housses, de garnir les vases de bouquets, de faire les lits; que le soleil entre et baigne tout de sa clarté vivante, et que samedi, je sente, en montant le perron de l'**Abbaye**, la bonne odeur du **home**.

J'arriverai vers six heures, les chevaux seront épuisés et je n'irai probablement pas à la Ferlandière; mais si Germinal est revenue de pâture, et si Jacques te laisse, comme une belle ténébreuse, conduire "le cheval du père de famille", alors viens me dire bonsoir; la route est si belle entre la **Ferlandière** et l'**Abbaye!**... Heureusement, car cet automne, nous nous y attarderons bien souvent... Tu peux même dire à ton frère Jacques de faire provision de patience, car, plus encore que l'année dernière, il aura à nous "empoigner" quand nous piétinerons devant le fameux arbre de la Séparation, sans pouvoir nous quitter; je sens déjà sur mes épaules les responsabilités de nos rhumes à venir!

A bientôt donc, et réjouis-toi, car, en cinq semaines, j'ai accumulé du bonheur pour dix ans!.. Nous le savourerons dans la chaude intimité des longs soirs d'hiver, devant la cheminée flambante, loin de la foule...

Dis à M. le curé qu'il peut compter sur moi pour accompagner dimanche; on lui jouera des carillons de Craveggia... **sol mi do, do do ré mi do**...

C'est pour "de bon" cette fois; adieu, ma douce et lumineuse Jeanne, salue le Val de ma part, il a sa beauté, lui aussi, la beauté grave et mélancolique des bois et des vallées; j'aime sa solitude et son silence, mais, par-dessus tout, j'aime... tu sais qui...?

C'est... Jeanne!...

P.-S... Escale à Gênes, où nous prenons notre courrier... Ma tante ouvre à l'instant la lettre de ton frère... C'est affreux!... nous pensions la question des usines enterrée depuis le Conseil de Pâques... Oh! dis bien à Jacques que nous comptons sur lui, pour défendre à outrance le pays contre l'usine juive!... Notre Val plein de fabriques et d'étrangers... nos routes défoncées, nos superbes étangs desséchés, notre pays devenant un Saint-Denis, un Creil ou un Saint-Ouen... Pouah! Vois-tu... tout se paye... je jouissais trop aux premières pages de ma lettre... si vous êtes heureux au point de le dire, prenez garde!... le malheur est à votre porte.

Bien tristement à toi.. et j'aurai une prière devant Dieu pour Jacques quand il se battra là-bas pour nous... télégraphie-moi le résultat à Paris...

A Paris?...

Alors, ce sera une mauvaise nouvelle!...

Ta pauvre

Odile.

Chapitre III

Ce dimanche-là, 30 août, à deux heures, le Conseil municipal du Val d'Api, la forte commune située à la pointe du triangle que forme, entre Noyon et Chauny, le confluent de l'Oise et de la Jouine, siégea au milieu de l'agitation la plus grande.

D'abord, il faisait une chaleur torride: le soleil implacable incendiait tout sur la place de la mairie; l'air semblait danser dans la réverbération crue de la poussière éclatante; les habitants, réfugiés le long des maisons, dans l'étroite bande d'ombre violette, assis sous la tente de l'auberge des "Trois Gars", ou enfumés dans le café du Cycle, buvaient chope sur chope, le chapeau en arrière, le gilet bâillant, l'air dévasté, ahuris de chaleur.

De cete séance du Conseil municipal dépend, en effet, l'avenir du pays tout entier, et c'est la raison de l'affluence extraordinaire des habitants, que rien, pas même la douceur d'une sieste, n'a pu retenir chez eux.

Dans une grande ville, le Conseil municipal peut raisonner... déraisonner... voter des choses énormes comme un Métropolitain ou une Exposition, la communauté qu'il est **censé** représenter est tellement immense, la facilité de changer d'habitation si grande pour le contribuable, que, sur cent mille habitants, quatre-vingt quinze mille se désintéressent absolument des séances, ou se bornent à lancer, après un vote souvent très grave, une réflexion qui veut être spirituelle. Cela satisfait la petite vanité et n'empêche pas l'eau de couler.

Mais, au village, la question de la terre et des intérêts qu'elle représente dépasse, et de beaucoup, le plaisir de faire un bon mot. Aussi, malgré la chaleur équatoriale, les quatre cents familles du Val d'Api sont là, attendant sous les fenêtres les nouvelles de la séance.

La salle des délibérations est très étroite, et peu de privilégiés ont pu s'y faufiler; il y a, dans la pièce étouffante, en plus des conseiller, tous les personnages marquants de l'endroit: les propriétaires, les fermiers, le médecin, le notaire, les trois marchands de vin, le gros Soupot, gérant du café du Cycle, etc... etc...

—...Messieurs, dit le maire après une petite toux destinée à se donner de l'assurance, nous avons à terminer aujourd'hui la délibération sur une question capitale.. Question à l'étude depuis des mois, et pour laquelle on nous demande, dès ce soir, une réponse absolument définitive.

Ici, les chaises se rapprochèrent; et, par-dessus le crâne luisant du notaire, la mèche en coup de vent du médecin, la tête de loup du cafetier, les figures s'allongèrent, attentives.

—...Comme vous savez.... le chemin de fer du Nord offre, **pour la dernière fois**, à notre paisible commune...

—...Trop paisible, entonne le basson du cafetier.

—..paisible commune, reprend le maire, brave fermier, qui, à travers les interruptions, veut conduire droit sa pensée, comme jadis il conduisait droit sa charrue; le chemin de fer du Nord, dis-je, nous offre le dépôt de ses machines et cinq de ses ateliers.. La construction de la remise des machines entraîne plusieurs centaines de mille francs d'expropriation; les cinq ateliers qui regardent l'industrie privée amèneront au Val douze cents ouvriers...

(A suivre)



TOUTE PERSONNE DE COEUR ET QUI A LE SOUVENIR DES SIENS SE DOIT DE GARDER LA PHOTOGRAPHIE DE SES DEFUNTS, DE CEUX QUI LUI FURENT ATTACHES PAR LES LIENS DE L'AMITIE ET DU SANG. QUE DE FOIS N'AVEZ-VOUS PAS DESIRE UN PORTRAIT A L'HUILE SOIT DE VOUS-MEME, SOIT ENCORE DE CEUX QUE VOUS CHERISSEZ—UN SOUVENIR DURABLE, UN SO 'VENIR QUI VINT VOUS RA ELER CES COEURS AFFEC' UEUX D'AUTREFOIS, CES FIGURES CHERIES MAINTENANT DISPARUES POUR TOUJOURS.

EST-IL UN ETRE HUMAIN QUI N'AIT POINT CE DESIR ET DONT LE COEUR NE BATTE POINT D'EMOTION QUAND DANS L'ALBUM DE FAMILLE, SELON LA BONNE COUTUME DE NOS FAMILLES, IL REVOIT LA FIGURE DE CEUX QU'IL A AIMES.

LA "LIBERTE" A CONCLU AVEC UNE GRANDE COMPAGNIE UN CONTRAT EN VERTU DUQUEL TOUS SES LECTEURS POURRONT SE PROCURER UN MAGNIFIQUE PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE DE LEURS PERES, MERES, FRERES, SOEURS, ENFANTS, AMIS DE COEUR ET FIANCES OU FIANCEES.

Voici ce que nous vous offrons

Un portrait-peinture fini à l'huile

Un magnifique portrait-peinture en **BRUN PHOTOGAPHIQUE** ou en **NOIR ET BLANC**,—soulignant d'une façon étonnante les traits de la personne, — rendant le moindre détail avec la fidélité de la vie, — vous émouvant par la ressemblance atteint, — créant de nouvelles sensations par l'appel direct qu'il fait à de plus hautes émotions, — tel est ce magnifique **PORTAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE EN BRUN PHOTOGRAPHIQUE (SEPIA) QU EN NOIR ET BLANC.**

Ces portraits en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou en **NOIR** et **BLANC** ne doivent pas être placés dans la catégorie des portraits ordinaires, appelés reproductions photographiques; mais c'est quelque chose de tout à fait nouveau, de vraiment artistique, un vrai travail d'un maitre artiste.

Tous les experts s'accordent à reconnaitre que le fameux **PORTRAIT-PEINTURE FINI A L'HUILE** en **BRUN PHOTOGRAPHIQUE** ou **BLANC** et **NOIR**, photographie agrandie, dont des milliers ont été faits, est d'une beauté, d'un fini, d'une technique et d'une expression qui défient toute critique. "ŒUVRE D'ART" et "PLUS BEAU QU'ON NE SAURAIT DIRE" ont souvent été les remarques qu'a fait jaillir ce merveilleux procédé.

Gardez un Souvenir des Votres

Tout abonné à notre journal a droit à un magnifique, à un merveilleux

PORTRAIT FINI A L'HUILE ET ENCADRE

Nos Cadres Artistiques

Riches et Magnifiques, allant naturellenent au portrait peinture mettant parfaitement en relief le portrait-peinture, ils sont de Noyer Circassien, Acajou, Doré et Mission. Ce portrait-peinture encadré vous arrive en un seul paquet, tout-à-fait fini, prêt à être suspendu dans la meilleure de vos chambres, sans autres frais, sans aucun besoin de cordes ou de chaines. Voici notre offre. Dites seulement si vous préférez le Brun Photographique ou le Blanc et Noir et quel genre de cadre.

Envoyez-nous IMMEDIATEMENT les photographies que vous voulez faire agrandir et finir à la main, encadrer avec goût et richement, absolument comme le portrait à l'huile de haut prix. LA LIBERTE RAPPELLE A SES LECTEURS QU'ILS ONT ENFIN L'OCCASION PEU COUTEUSE DE GARDER DES ETRES QUI LEUR SONT CHERS. *N'HESITEZ PAS UN MOMENT. AGISSEZ IMMEDIATEMENT.* Le temps que durera cette offre est limité.



Fait de n'importe quelle photographie en votre possession: cabinet, instantané (snap shot), sur zinc, en groupe ou seul. Ce nouveau PROCEDE est artistique et merveilleusement beau, vivant, ne s'effaçant point et durant toujours. Cadre complet—grandeur 12½ par 15½ pouces. La "Liberté" GARANTIT à ses lecteurs toute satisfaction.

IMPORTANT AVIS

Nous avons conclu des arrangements avec la AMERICAN CONVEX CO., INC. de New York, au nombre des plus grands fabricants de protraits du monde entier, en vertu desquels tous les lecteurs de notre journal dont l'abonnement sera en règle pourront se procurer ce merveilleux portrait-peinture au prix très minime de une piastre et demie.

Les magnifiques portraits-peintures en BRUN PHOTOGRAPHIQUE et NOIR ET BLANC finis à l'huile que recevront nos lecteurs ne se peuvent obtenir pour moins de $5.00 chacun. Comme question de fait, les agrandissements coûtent aujourd'hui beaucoupplus.

Ouvrez votre vieil album de famille; regardez les photographies qui se trouvent sur vos murs; peut-être dans une valise qui se trouvé ignorée dans un coin de votre demeure, trouverez-vous la photographie d'un défunt ou d'un vivant qui vous est cher. Enveloppez-la et envoyez-la nous. Nulle photographie n'est trop petite ou trop vieille pour notre nouveau PROCEDE qui fait ressortir chaque trait, supprime tout ce qu'il peut y avoir d'obscur dans l'original et fait de la reproduction et de l'agrandissement un véritable chef-d'oeuvre du portrait-peinture. Le résultat vous surprendra et vous sera un plaisir. Ne tardez pas à donner votre commande car cette offre toute spéciale à nos lecteurs n'est que pour un temps limitâ.

CECI EST LE COUPON

Pour ces merveilleux portraits-peintures artistement encadrés.



DECOUPEZ-LE DES MAINTENANANT

Adressez-le à La Liberté avec la photographie que vous aurez choisie, et sur le dos de laquelle vous écrirez distinctement votre nom et votre adresse. Dites si vous voulez le magnifique BRUN PHOTOGRAPHIQUE ou le BLANC ET NOIR et si vous disirez le cadre CIRCASSIEN, ACAJOU, MISSION ou DORE. Ajoutez-y le montant nécessaire pour couvrir les frais d'empaquetage, d'envoi, de douane, à savoir: une piastre et demie.

Ci-inclus le montant de .... et .... coupons avec ma photographie que je désire faire agrandir, reproduire et encadrer 12½ par 15½, prête à être placée au mur.

Je veux que le fini soit ____________

Pour le cadre je veux ____________

Nom ____________

Adresse ____________

IMPORTANT: Cette offre ne vaut que pour nos lecteurs dont l'abonnement n'est aucunement arriéré, c'est-à-dire dont l'abonnement est payé jusqu'en 1916. Tous ceux-là qui règleront les arrérages dus et se mettront en règle pour jusqu'en 1916 auront droit au même privilège.

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE

Les vacances sont finies, après le repos le travail sérieux doit recommencer avec plus d'ardeur, c'est ce qu'a pensé la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg au sujet de l'oeuvre patriotique de groupement des Canadiens-français à l'occasion du 25me anniversaire de sa fondation dans cette ville.

Comme il a été dit: lors de la perte douloureuse et inoubliable de notre illustre, vénéré et aimé chef, fondateur de notre chère paroisse du Sacré-Coeur, Sa Grandeur Monseigneur Langevin, les fêtes qu'il devait y présider n'étaient que remises. Aussi, à l'assemblée générale de la Société tenue dimanche dernier dans les salles de l'école du Sacré-Coeur, il a été décidé que le Comité de Régie devait se mettre immédiatement au travail pour arrêter définitivement le programme des fêtes qui devront avoir lieu pour célébrer, non seulement le 25me anniversaire de la Société, mais en même temps, le 10me anniversaire de l'ouverture de la paroisse et de l'école du Sacré-Coeur. La date de ces fêtes sera publié ultérieurement aussitôt que tous les arrangements seront pris, et bien pris, car "Noblesse oblige", et le Sacré-Coeur ne peut admettre que ces fêtes ne soient un succès.

L'Assemblée Générale a également demandé à ce que la circulation des listes soient continuée et que l'on prie ceux qui ne l'ont pas encore fait d'envoyer leur cotisation à M. E. Bélair, gérant de la Banque d'Hochelaga.

Bien que les temps soient durs, nous espérons que tous les Canadiens-français ou ceux de langue française tiendront à s'inserire sur ces listes, quelque minime que soit le montant: le but est que ces listes soient le livre d'or de l'école canadienne-française du Sacré-Coeur de Winnipeg, et, en y figurant, c'est tout simplement montrer qu'on a le coeur d'un véritable patriote. Qui oserait douter que tous ne l'ont pas?

LE PROCES DES EX-MINISTRES EST REMIS

Par suite de la maladie de l'ex-ministre Dr Montague, le magistrat P.-A. Macdonald, sur requête de Mtre Andrews, a remis de mardi dernier à hier la comparution des anciens ministres accusés de conspiration. La maladie de l'honorable Montague a tous les symptômes d'une attaque d'appoplexie.

KELLY SERA-T-IL ARRETE?

Kelly sera-t-il arrêté? demandait mercredi dernier le représentant d'un journal de Winnipeg aux bureaux du gouvernement. Oui, et dans les quarante-huit heures, à moins qu'il ne comparaisse de lui-même. Un mandat aurait été émis qu'on exécuterait dans le Minnesota où se trouve actuellement Kelly.

PAS DE SESSION D'AUTOMNE

A moins que le Social Service Council le demande, il n'y aura pas de session de la Législature cet automne. C'est la réponse de l'honorable Brown à un reporter de la **Tribune**.

UN MAGOT D'UN QUART DE MILLION

La province du Manitoba percevra $250,000 comme droits de succession sur les propriétés possédées au Manitoba par feu lord Strathcona. Ces propriétés s'élèvent à la somme totale de $2,400,000. C'est probablement le record au Manitoba.

5,000 SOLDATS MOISSONNENT

Le camp de Sewell est tout autre maintenant qu'au mois dernier, alors qu'à chaque jour l'on avait de grandes manoeuvres. Outre que plusieurs détachements de troupes ont été envoyés en Europe comme renforcements, c'est surtout le départ de 5,000 hommes pour aller travailler aux récoltes qui a dépeuplé le camp.

M. PIROTTON INSTALLE UN NOUVEAU MONUMENT

Saint-Pierre, 13. — M. Pirotton, sculpteur de Saint-Boniface, Man., a terminé la pose du monument funéraire de la famille Sicotte. C'est un très joli travail et qui donnera sa pleine valeur quand la clôture en pierre du carré aura été faite. Ce monument est en granit gris brut.

M. Pirotton n'en est pas à ses débuts. C'est lui qui a sculpté le monument élevé en hommage aux anciens curés de la paroisse de Sainte-Agathe. Il est aussi l'auteur du monument de la famille Muller, Saint-Boniface, de la famille Paradis, à Sainte-Anne des Chênes, de la famille Bohémier, à Sainte-Anne des Chênes.

• • •

Pourquoi il attendit. "Ce n'est pas une raison parce que n'avez pas entendu parler de nous depuis longtemps", écrit M. J. S. Armich, 1624 Montreal Street, Régina, Sask., "qu'il vous faut croire que nous ne sommes pas satisfaits du Novoro. Le cas est tout à fait le contraire. Ma femme avait de l'eczéma sur les deux mains. Pendant deux ans les docteurs la soignèrent, et finalement ils lui dirent qu'ils ne pouvaient pas la guérir. Nous entendîmes parler alors du Novoro et décidâmes d'en faire l'essai. Il guérit ma femme complètement, mais j'ai cru que je devais attendre quelque temps et voir si le mal reviendrait avant de vous écrire. Je puis voir maintenant que la guérison est permanente, et par conséquent je vous écris."

Contrairement aux autres remèdes, le Novoro du Dr Pierre ne peut pas être obtenu dans les pharmacies. Des agents spéciaux le fournissent au public directement du laboratoire, libre de droits. S'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyen Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

POUR QUEBEC

M. J.-. Senécal est parti pour un voyage de trois semaines dans la province de Québec. Il visitera sa place natale, Saint-Marc sur Richelieu, comté de Verchères, et Beloeil, l'endroit où il bâtit sa première église, il y a vingt-trois ans.

L'EAU DES BAINS PUBLICS EST-ELLE CONTAMINEE?

A la suite de l'apparition de plusieurs cas de surdité et de maladies de gorge chez des gens qui fréquentent les bains publics, il a été décidé de faire une analyse de l'eau. Des médecins du département de l'hygiène à Winnipeg croient plutôt que les germes nocifs, si germes il y a, viennent des serviettes employées.

QUATRE ENFANTS PERISSENT DANS LES FLAMMES

Les quatre petits enfants de M. Isaac Wilson, de Lorette, Man., ont perdu la vie dans un incendie qui a détruit la résidence de M. Wilson, mardi dernier. M. Wilson, en sauvant son bébé, a été gravement brûlé et a été transporté à l'hôpital de Saint-Boniface.

On croit que cet incendie est le fait d'ennemis de Wilson. La police est à faire des recherches.

AU CHAMP D'HONNEUR

M. Louis Griveaux, 146 rue Horace, Norwood, a été tué au Bois de Grurie, Argonne, le 17 juillet dernier. M. Louis Griveaux était bien connu dans Saint-Boniface et Norwood. C'était un jeune musicien de talent. Un autre de ses frères, M. Antoine Griveaux, est actuellement au front.

EN VOYAGE A PRINCE-ALBERT

Mmes Bélanger et Boiteau, de Letellier, Man., étaient de passage à Saint-Boniface, Man., en route pour Prince-Albert, Sask. Elles sont accompagnées par leur frère, M. Norbert Jutras.

IL SUBIT UNE OPERATION

M.Gaudias Brunet, inspecteur des écoles bilingues, a subi une opération à un oeil. Elle a très bien réussi.

CURE DE L'ILE DES CHENES

M. l'abbé Messier, depuis plusieurs années vicaire à la cathédrale de Saint-Boniface, vient d'être nommé curé de la paroisse de l'le des Chênes, en remplacement de M. l'abbé Decelles, qui se retire pour raison de santé. Le départ de M. l'abbé Messier de la cathédrale sera vivement regretté.

LE GENERAL JOFFRE EN ITALIE

Il passe deux jours en compagnie du roi Victor-Emmanuel et des généraux Cadorna et Porro

Rome, 9. — Une note semi-officielle annonce que le général Joffre est venu en Italie pour être présenté au roi Victor-Emmanuel et pour faire la connaissance du général Cadorna.

Le roi a vivement apprécié la démarche du général Joffre, auquel il a conféré la Grande croix de l'ordre de Savoie.

Le général Joffre a passé deux jours au quartier de l'état-major général italien et a visité quelques-uns des points les plus importants le long de la frontière. Il est arrivé vendredi dernier à Turin où il fut reçu à la gare par le général Porro, sous-chef de l'état-major général, qui l'accompagna jusqu'à Milan, d'où les deux généraux se rendirent au quartier de l'état-major général.

L'opinion publique exprime hautement sa satisfaction que lui a causée la visite du général Joffre au front italien. La presse remarque que le gouvernement français rend la visite faite en France par le général Porro, mais ajoute que la haute situation du général Joffre fait de sa visite quelque chose de plus qu'un acte de courtoisie.

Le "Giornale d'Italia" dit que le général Joffre ne désire pas seulement affirmer la fraternité des armes franco-italiennes, mais, selon toute probabilité, s'entendre avec le généralissime italien sur un plan d'action militaire concertée.

L'EXPORTATION DE MUNITIONS

A l'heure actuelle les Etats-Unis n'ont pas envoyé en Europe de quoi alimenter les canons des alliés pendant deux jours.

Washington, 8. — Des chiffres publiés aujourd'hui par le service des douanes des Etats-Unis réfutent les assertions qui ont été faites par les propagandistes allemands que les munitions envoyées par les Etats-Unis prolongent la guerre et que grâce à elles, les alliés tuent des milliers d'Allemands.

Après s'être rendu compte des chiffres, les critiques militaires disent que les quantités de munitions expédiées aux alliés dureraient deux jours, d'après la moyenne de projectiles tirés actuellement sur leurs fronts. De plus, ils affirment que le montant total qui peut être livré par les fabricants aux cours des deux années à venir ne donneraient pas aux alliés plus de deux mois d'approvisionnements.

Pas un projectile complet n'a été expédié des Etats-Unis en Europe depuis le commencement de la guerre, si ce n'est par la Bethlehem Steel Company.

Le total des expéditions faites par la Bethlehem Company n'excède pas quarante millions de dollars, alors que cette société a près de trois cent cinquante millions de dollars de contrats avec les alliés. Ceci comprend les sous-marins, qui ont une valeur de six millions de dollars.

La Du Pont Powder Company a livré pour vingt-cinq millions de dollars de poudre pour un total de deux cent dix millions de dollars de contrats.

Des fusils et des cartouches ont été livrés pour une valeur inférieure à dix millions de dollars.

Le total des livraisons en armes et en munitions est inférieur à soixante-quinze millions de dollars.

D'après les plus grands fabricants, cela ne représente qu'un peu plus de trois pour cent du montant des contrats de munitions signés par les alliés en Amérique, qui, eux-mêmes se montent à plus de deux millards de dollars.

En plus de cette énorme quantité de munitions, les alliés ont signé aux Etats-Unis des contrats représentant plus d'un milliard de dollars d'accessoires, dont soixante-dix pour cent environ, ont été expédiés. Il est vrai, constatent les fabricants, que les expéditions d'armes et de munitions faites dans toutes les manufactures aux Etats-Unis excèdent de beaucoup les livraisons qui ont été faites à l'étranger.

Cette contradiction s'explique par le fait que le nombre d'usines qui terminent complètement un projectile est de moins d'un pour cent du total. Plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des soi-disant usines de guerre ne font que certaines parties des projectiles.

Chaque shrapnel, par exemple, se compose de cinquante parties différentes et de trois cents cinquante balles, et la Bethlehem Steel Company est la seule usine qui puisse produire chacune de ces parties.

• • •

Dover, Delaware, 8. — La corporation la plus grande pour laquelle des actes ont jamais été enrégistrés dans le Delaware est la E. I. Du Pont de Nemours and Company, au capital de deux cent quarante millions de dollars. Les actes ont été enrégistrés aujourd'hui à Dover. Le but de la compagnie est de fabriquer et de vendre, de la poudre, de la dynamite et d'autres explosifs, de construire des ateliers et des usines pour leur production. Les fondateurs comprennent MM. Du Pont, Raskob et Laffey, qui sont tous les trois de Wilmington. Les droits d'enregistrement se montent à $12,100.

Aujourd'hui, également, se sont fait inscrire pour un privilège: 1. L'American Arms Corporation de Brooklyn, pour fabriquer et vendre des munitions de toutes sortes et les machines pour les produire. Le capital de la compagnie est de dix millions de dollars et les fondateurs sont MM. Buckingham, Moore et Jansen, de Brooklyn.

2. L'Union Arms and Ordnance Co., au capital de cinq millions de dollars, dont le but est de fabriquer des canons, des torpilles et d'autres munitions. Les fondateurs sont MM. Nixon, Jacobs et Davis.

SUCCES NAVAL RUSSE

Plusieurs bâtiments turcs sont endommagés dans la mer Noire

Londres, 8. — Des contre-torpilleurs russes ont endommagé dimanche dernier dans la mer Noire, le croiseur turc "Hamidieh" et deux torpilleurs ennemis au cours d'un combat qui a duré deux heures près de Zungguldok. Quatre charbonniers turcs chargés de charbon ont été coulés.

Le communiqué officiel suivant a été publié à ce sujet par le ministère de la marine russe:

"Dans la mer Noire, nos contre-torpilleurs "Pronzitelny" et "Bystry", commandés par le prince Troubetzkoï ont été attaqués dimanche, près de Zunguldak par le croiseur turc "Hamidieh" et par deux torpilleurs.

"Après un combat qui a duré deux heures, les navires ennemis endommagés ont pris la fuite dans la direction du Bosphore, poursuivis par nos contre-torpilleurs.

"Ils ont laissé derrière eux quatre charbonniers qui ont été coulés avec leurs cargaisons.

"A l'entrée du golfe de Riga les éclaireurs de l'ennemi en hydroaéroplanes ont fait plusieurs fois, vendredi et samedi, leur apparition au-dessus du détroit de Viben et ont bombardé nos torpilleurs. A chaque fois ils ont été repoussés par le feu de nos navires."

AUX DARDANELLES

Le jour où arrivèrent les Marocains et les Sénégalais, braves gens qui, par nature, sont terriblement batailleurs, le général leur adressa une harangue où il leur disait:

—N'oubliez jamais, vous qui avez l'honneur de servir sous le drapeau français, que vous devez pratiquer entre vous la plus complète fraternité d'armes et conserver toutes vos forces pour écraser l'ennemi commun.

C'était parler en bon français. Malheureusement, pour beaucoup d'indigènes, le français semblait de l'hébreu. On chercha un traducteur. On en trouva plusieurs. Mais tous y perdirent leur arabe. Marocains et Sénégalais secouaient la tête avec dépit. Tout à coup, un vieux tirailleur sortit du rang.

—Tu veux essayer, toi aussi? Eh bien! va.

Alors, l'interprète volontaire traduisit ainsi le discours:

—Foutir toujours sur gueule aux amis des Boches, jamais foutir sur gueule aux amis des Français.

Merveille! Tout le monde avait compris. Maintes voix répétèrent cette lumineuse formule. Quelques-unes de ces voix, au lieu de dire "amis des Français", disaient "amis des **Didons**".

Un officier expliqua que, dans les colonies, les Français qui interpellent un Arabe commencent toujours leurs phrases par: "Dis donc, toi..." Alors les Arabes se sont habitués à appeler les Français des **Didons**. Le mot revenait, tout rajeuni, au pays d'Enée.

LES ZEPPELINS EN ANGLETERRE

Dix personnes sont tuées et quarante-six blessées

Londres, 9. — Les comtés de l'est de l'Angleterre ont été de nouveau visités par les zeppelins la nuit dernière.

Dix personnes ont été tuées et quarante-six blessées.

La version officielle de ce raid dit:

"Trois zeppelins ont visité les comtés de l'est la nuit dernière et y ont lancé des bombes. Des canons ont tiré sur eux. Des aéroplanes envoyés à leur poursuite n'ont pu arriver à découvrir leur présence.

"Quinze petites maisons ont été détruites ou sérieusement endommagées et un grand nombre de portes et de fenêtres ont été brisées. Plusieurs incendies se sont déclarés, mais ont été promptement éteints. Il n'y a pas eu d'autres dégâts importants.

"Deux hommes, trois femmes et cinq enfants ont été tués.

"Parmi les personnes sérieusement blessées se trouvent quatre hommes, onze femmes et cinq enfants. Neuf hommes, cinq femmes et neuf enfants ont été légèrement atteints. Un homme et deux femmes ont disparu; on croit qu'ils sont enfouis dans les décombres.

"Toutes les personnes précitées sont des civils, à l'exception d'un soldat qui, dit-on, aurait été grièvement blessé."

IMPORTANT SUCCES RUSSE

En Galicie, nos alliés contre-attaquent les Allemands et font 11,500 prisonniers

Petrograd, 10. — L'important succès remporté par les Russes dans la bataille qui s'est livrée devant Tarnapol a été annoncé par le ministère de la guerre.

Deux divisions allemandes renforcées par une brigade autrichienne et de l'artillerie lourde et légère qui essayaient de jeter les Russes hors de Galicie, ont été repoussées et forcées de reculer. Les Russes ont contre-attaqué, repoussant l'ennemi dans la direction de l'ouest. Les pertes austro-allemandes en prisonniers telles qu'elles sont connues actuellement, se montent à plus de 200 officiers et de 8,000 hommes.

La foule s'est rassemblée dans les rues pour applaudir aux nouvelles de la plus importante victoire qui se soit produite dans le sud-est depuis que la poussée austro-allemande commença à se produire. Partout on entendait dire que la décision prise par l'empereur de prendre le commandement des armées russes avait influé sur cet important succès.

"C'est un présage de succès pour le "Petit Père", tel était le murmure approbateur qui se faisait entendre dans toutes les rues.

On s'attend à ce que le tsar parte pour le front dans quarante-huit heures. Le grand-duc Nicolas auquel le tsar a enlevé le commandement supérieur de l'armée russe, est parti la nuit dernière pour le Caucase dont il a été nommé vice-roi.

Le tsar a accompagné le grand-duc à la gare et lui a fait de touchants adieux. Seuls quelques amis intimes du grand-duc assistaient à son départ, que la plus grande partie du public ignorait. L'homme qui jusqu'à ces derniers temps était le plus grand héros de la Russie est parti sans bruit de la capitale.

Voici les détails fournis par le communiqué officiel sur la victoire de Galicie:

"Hier, en Galicie, près de Tarnapol, nous avons remporté un grand succès contre les Allemands.

"La troisième division de la garde impériale allemande et la quarante-huitième division des troupes de réserve, renforcées par une brigade autrichienne, avec une grande quantité de canons de gros et petit calibres, s'étaient préparées pendant plusieurs jours, si l'on en croit les rapports faits par les prisonniers, à une attaque décisive. Cette dernière était fixée pour la nuit du mardi au mercredi. Devançant l'ennemi, nos troupes prirent l'offensive et après un combat acharné près de la Doljonka, les Allemands étaient complètement battus mardi soir.

"A la fin de l'engagement, l'artillerie ennemie, dont le feu était des plus violents, a envoyé sur nous de nombreux projectiles. Seule l'impossibilité où nous étions de lui répondre avec des projectiles aussi nombreux nous empêcha de rendre encore plus complet le succès que nous avions remporté.

"Les Allemands ont subi d'énormes pertes en tués et blessés et ont laissé entre nos mains plus de 200 officiers et de 8,000 hommes. Nous avons capturé trente canons, parmi lesquels 14 de gros calibre, un grand nombre de mitrailleuses, de caissons d'artillerie et autre butin.

"Après avoir poursuivi l'ennemi pendant quelque temps, nos troupes ont réoccupé leurs anciennes positions sur la Sereth. L'empereur ayant reçu un rapport de la défaite infligée à l'ennemi, a envoyé l'ordre d'exprimer à ses valeureuses troupes sa joie et sa reconnaissance pour leur succès et les pertes sérieuses qu'elles avaient infligées à l'ennemi.

"Plus au sud, dans la région de Trembowla, nous avons, le 7 septembre, chassé l'ennemi d'une série de villages, faisant prisonniers plus de 40 officiers et près de 2,500 soldats, et nous emparant de trois canons et d'une douzaine de mitrailleuses.

"Entre le Dniester et la rive gauche de la Sereth inférieure, les Autrichiens ont pris l'offensive, durant la journée du 7 septembre dans les environs du village de Voriatyntze.

"Par des attaques de flanc, un de nos bataillons a arrêté l'offensive prise par l'ennemi et a fait prisonniers 11 officiers et plus de 1,000 Autrichiens, et s'est emparé aussi de plusieurs mitrailleuses.

"Le résultat de l'heureuse retraite de nos armées qui ont abandonné des positions difficiles sur la Vistule, où elles étaient entourées par l'ennemi, commence à se faire sentir par des succès partiels."

LETTRE DE FRANCE

Pantin, le ... juillet 1915.

Mon cher neveu,

Depuis longtemps je remets toujours à te répondre, croyant que le lendemain m'apportera quelque chose d'intéressant à te signaler; malheureusement je reste à peu près bredouille, si ce n'est en ce qui concerne Georges, dans les combats qui furent livrés au Bois Le Prêtre, dans les journées du samedi 3 et dimanche 4 juillet. Ce fut un terrible duel d'artillerie: toute la gamme des projectiles furent de la partie, depuis le 77 jusqu'au 380. Lorsque les Allemands crurent avoir suffisamment arrosé nos lignes, ils attaquèrent au moyen de leur gaz asphyxiants, grenades à main, et torpilles aériennes. C'est grandiose et terrible à la fois de voir tous ces hommes marchant, que dis-je, courant à la mort contre nos lignards. Le choc fut ce qu'il devait être: épouvantable, impressionnant au plus haut point. Nos poilus sortant de leurs tranchées au signal de leurs chefs respectifs, chargèrent dans une furie difficile à décrire et repoussèrent les hordes barbares en leur enfonçant dans les entrailles leur merveilleuse "Rosalie".

Après l'action, lorsqu'ils prirent possession des tranchées, ils ne se reconnaissaient plus, tant ils étaient couverts de sang de la tête aux pieds. Jamais, paraît-il, depuis le début de la guerre il n'avait assisté à pareil tuerie. Ils marchaient dans le sang jusqu'aux chevilles; le sol était littéralement jonché de cadavres. Nos pertes, en comparaison de celles des Allemands, sont insignifiantes. Il faut dire aussi que cela est dû à leur façon de se battre, qui est la formation en rangs serrées, colonne par quatre; il est donc facile, même pour un très mauvais tireur, d'abattre son homme, étant donné qu'avec cette guerre de tranchées, l'arme est toujours appuyée: de là le grand danger d'attaquer, surtout avec les moyens de destruction que possède chacune des armées en présence.

J'espère sous peu voir arriver Georges, nos députés ayant demandé qu'il fût accordé à chaque soldat qui est au front depuis le début des hostilités, une permission de quelques jours. Ces permissions seront accordées par voie de tirage au sort et à tour de rôle. Tu dois comprendre notre impatience et surtout celle d'Antoinette.

Ici, les choses suivent leur cours normal; si ce n'était l'augmentation des vivres et la torture morale de chacun de ceux qui ont un ou plusieurs êtres chers à l'armée, on ne s'apercevrait pas de la guerre. Cependant le commerce souffre grandement. Par contre l'industrie travaille beaucoup, surtout pour la guerre. Ainsi dans la maison où je travaille, l'Etat vient de faire une commande de 400,000 obus de 90 mm. Le montant s'élève à douze millions (30 fr l'obus), et ce n'est pas la plus forte commande; il y en a de plus importantes. Le département de la Seine seul alimente notre armée. Juge un peu avec la production de la Province la quantité énorme de projectiles de tout calibre dont on dispose en ce moment. Il est vrai qu'il faut alimenter la Serbie, l'Italie, la Russie, et, je crois, la Roumanie et la Bulgarie, qui vont bientôt entrer en action.

J'ai un excellent ami qui en ce moment travaille au Ministère de la Guerre, qui me disait ces jours derniers: "Au Ministère, tout le monde, sans exception, est absolument optimiste. La certitude d'une trop longue durée de la guerre tente de plus en plus, dans les sphères officielles, à diminuer. On ne croit pas généralement à ce que cela excède la fin de novembre prochain."

J'ai reçu la collection de timbres que tu as bien voulu m'envoyer, et au lieu de la remettre à l'ami auquel je les destinais, je les ai gardés pour moi, les ayant trouvés intéressants. Je te remercie; ils m'ont réellement fait plaisir.

Je termine en t'embrassant, ainsi que ta bonne mère, bien affectueusement.

Ton oncle,

G. Avend.

PAR LA BOUCHE DE L'INNOCENCE

Deux gosses de sept et huit ans discutent gravement de la guerre:

—Ca va être long, tu sais.

Ah! pour sûr.

—Dame, ça se comprend. Les Allemands font, tous les jours, des milliers de Russes prisonniers, et les Russes prennent tous les les jours des milliers et des milliers d'Allemands. A la fin, tous les Russes seront en Allemagne et tous les Allemands en Russie. Alors, il faudra faire une nouvelle guerre pour que chacun reprenne son pays.